

LES GRANDS HOMMES DE L'ÉGLISE
AU XIX^e SIÈCLE

XVI

Monseigneur Gay

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON
AUXILIAIRE DU CARDINAL PIE

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

PAR

l'Abbé G. de PASCAL



PARIS
LIBRAIRIE DES SAINTS-PÈRES
(P.-J. BÉDUCHAUD, ÉDITEUR)
83, rue des Saints-Pères

—
1912

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Monseigneur Gay



MGR CH. GAY

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE)

AVANT-PROPOS

Des mains vraiment filiales ont réuni les lettres nombreuses dans lesquelles Mgr Gay, de douce et sainte mémoire, versait avec tant d'effusion les trésors de son âme, et en ont commencé la publication. On ne saurait trop remercier les pieux et intelligents éditeurs de cette correspondance. Ceux qui ont eu la joie et la grâce de voir de près le vénérable prélat, reconnaîtront là son âme, son cœur, sa belle et rayonnante intelligence, tout lui enfin. C'est une véritable autobiographie : c'est bien Mgr Gay intime (1).

A l'aide de ces documents et d'autres, encore inédits, qu'a bien voulu me communiquer une vieille et fidèle amitié, grâce à des souvenirs personnels qui me ramènent aux meilleurs jours de ma vie, je voudrais esquisser à traits rapides

(1) *Correspondance de Mgr Gay*. 2 vol. in-8°, chez Oudin.
Correspondance de Mgr Gay. Lettres de direction spirituelle. 4 vol. in-8°, chez Oudin.

cette belle figure, l'une des plus caractéristiques de notre temps ; dire ce que fut l'*homme* et ce que fut son *œuvre*. Aussi bien, ici, — ce qui, hélas ! n'est pas le cas pour plus d'un de nos illustres contemporains, — l'œuvre est inséparable de l'homme ; elle en est l'expansion naturelle et l'expression la plus achevée

Monseigneur Gay

I

LES PREMIÈRES ANNÉES. — LA JEUNESSE. —
L'APPEL DE DIEU.

Charles Gay naquit à Paris, le 1^{er} octobre 1814, un dimanche, en la fête du Rosaire. Près de soixante ans après, félicitant son neveu auquel il était né un enfant en ce même jour du Rosaire, il écrivait : « J'ai eu ce bonheur, absolument le même bonheur, puisque l'année de ma naissance, le 1^{er} octobre tombait, comme cette année, le jour de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Certes, les bénédictions n'ont pas manqué à ma vie ; on m'a souvent dit, mes amis surtout, que j'étais un homme heureux, et il serait bien assez d'être prêtre pour ne pas contester leur dire. Le fait est que j'ai vécu et que je vis encore dans un grand sentiment d'admiration et de gratitude pour les

bontés de Dieu envers cette pauvre et indigne créature que je suis. Or, j'ai été toujours persuadé que je devais ces bénédictions et, en particulier, ma vocation au sacerdoce, à la protection spéciale de Marie (1)... » Le père du futur évêque d'Anthédon était originaire du Périgord, d'une famille de seize enfants ; il appartenait à la bourgeoisie du pays. Sa mère sortait de la haute bourgeoisie parisienne. Les Claude avaient eu des charges à la cour sous Henri III et avaient donné à Châlons trois évêques, dont l'un avait marqué parmi les prélats de son temps. Plus tard Mgr Gay, prêchant dans la cathédrale de Châlons, fut très ému de ce souvenir. En 1830, le grand-père maternel de Mgr Gay fut nommé maire de Versailles. La famille habitait soit dans cette ville, soit une campagne voisine qui a appartenu plus tard aux dames de la Retraite.

Le jeune Charles grandit dans ce milieu, intelligent, distingué, honnête, mais, hélas ! et suivant les habitudes de l'époque, trop étranger aux choses de la religion. Élevé au lycée Saint-Louis, il y fit sa première communion dans les meilleurs sentiments, sous la direction de l'abbé Dumarsay, depuis curé des Missions. Sa vie de collègue fut

(1) *Correspondance*, t. II, p. 117.

couronnée par les plus brillants succès; son âme, éprise d'idéal, ce qui restera d'ailleurs toujours sa note dominante, se tournait avec passion vers l'art, particulièrement vers la musique, où, de l'aveu des maîtres les plus consommés, il fut l'émule de Charles Gounod, qui devint l'un de ses plus chers amis. Même à cette heure, — je ne dirai pas d'égarement, — mais plutôt d'oubli, d'ignorance et d'éclipse de la foi, il aimait comme inconsciemment Jésus-Christ. « Même dans les temps, écrit-il, où je ne servais pas le bon Dieu, je ne sais quelle force obstinée et souveraine me faisait aimer amoureusement Jésus-Christ. C'était peut-être une pure affection poétique et un goût d'artiste, et il le faut bien, puisque cela ne me sortait pas du péché, mais enfin, c'était ainsi, et je ne puis croire que ce ne fût pas une grande miséricorde. Quand les prêtres de Rome sont obligés de quitter un malade qu'ils ont administré — abandon qu'ils ne font que dans les cas d'urgence extrême, — pour convaincre autant qu'il se peut et signifier qu'ils vont revenir, ils laissent leur étole sur le lit du malade. Jésus ne m'avait pas quitté; c'était moi qui l'avais quitté, et, par suite, il s'en était allé; mais il avait laissé, sinon son étole, du moins son parfum, son image, son souvenir, assez de lui enfin pour que je ne l'oublie pas »

point, que tout mon amour pour lui ne fût point mort en mon âme, et que je dusse espérer son très prochain retour (1). »

Ce fut sous l'influence d'une affection chrétienne qu'il revint à la pratique religieuse, et la parole du futur Père Lacordaire l'affermir à jamais dans la foi. Dans cette conversion nul débat, nul conflit, aucun de ces orages parfois terribles qui ébranlent et troublent l'âme jusque dans ses dernières profondeurs ; c'est la fleur dont le calice, fermé sous le froid de la nuit, s'entr'ouvre et s'épanouit à la première caresse du soleil levant. Rarement, je crois, la suavité de la grâce et l'invincible attrait de l'idéal surnaturel — qui est aussi la grande réalité — ont été aussi sensibles.

Devenu chrétien pour toujours, Charles Gay se consacre avec encore plus d'ardeur à l'art. Il n'a plus qu'une pensée, être un artiste chrétien, un grand artiste chrétien, « et de ce qui est sa passion, faire aussi désormais l'unique profession de sa vie, » dit Mgr Baunard. Ce qu'il enseignera plus tard avec tant d'insistance, ce qui fut le fond même de sa direction : ne rien rejeter, ne rien briser, ne rien détruire de ce qui est vrai, bon et beau dans la nature, mais tout élever, éclairer,

(1) Lettre inédite.

et vraiment transfigurer par la lumière et l'amour de Jésus-Christ, il commence déjà à le réaliser dans sa vie. Je n'ai jamais connu une âme moins janséniste. Une lettre à cette chère sœur qu'il a tant aimée nous dit la haute et sublime idée qu'il s'était faite de la mission de l'art :

« Aux temps où nous sommes, toute question est grave. Il ne faut pas que la vérité soit défendue par les gens faibles, parce qu'ils la compromettent, et font que l'on accuse leur cause d'erreur, quand eux seuls sont égarés ou ignorants. Il s'agit du oui ou du non en toutes choses.

« Eh bien, pour dire oui et pour dire non, il faut avoir en soi et le courage que donne la foi et la science que donne le travail. Or, comme dans la généralité des questions dont je m'occupe tout se tient, se prouve et s'enchaîne, il faut savoir le mot de l'art, le mot religieux, le mot philosophique, le mot social, le mot historique. Nous ne devons jamais perdre de vue qu'il faut enseigner... »

Pour lui, l'art était un apostolat. Aussi, malgré la tendresse de son cœur et son amour de la famille, refusait-il de s'engager dans les liens et dans les soucis multiples de la vie domestique. « Ma vie d'artiste, écrit-il, telle que je la conçois, ne se concilie pas avec le mariage. » A cette date — 1837 — il ne songe pas encore au sacerdoce.

Il est, non pas sauvage, mais recueilli, retiré, tout entier pris par sa grande idée, n'aimant, en dehors d'une élite intime de parents et d'amis, que le commerce avec la nature, dont il a toujours senti le charme pénétrant et qu'il peint en quelques mots pleins de fraîche poésie : « L'autre soir, lorsque nous sommes entrés dans notre maison de l'an dernier et que j'ai revu cette charmante entrée avec ses chèvrefeuilles grimpants, avec toutes ses roses qu'on peut cueillir, et le bel acacia fleuri, et le jardin si tranquille, si retiré, si tournant, je me suis abandonné à tout le regret imaginable et je suis revenu fort triste vers notre parc royal. » Et encore : « Il y a beaucoup de choses à voir ici et que je n'avais pas vues à mon premier voyage... Joins à tout le reste le plus beau temps qu'on puisse désirer, la vue d'une charmante rivière, le voisinage d'un moulin très animé, des chants d'oiseaux de toute espèce, des lilas tout fleuris, des prés verts et touffus, et enfin le charme irrésistible que le mois de mai répand partout, tu comprendras que nous sommes heureux, autant qu'on peut l'être hors de chez soi, et quand on n'a pas tout son monde de chaque jour. »

Mais plus tard, à vingt-trois ans, errant dans la belle solitude du bois de Ville-d'Avray, il lui

semble entendre une voix qui lui dit : « Tu seras prêtre. » La première surprise passée, l'attrait commença de se faire sentir à son cœur. « Eh bien, oui, dit-il, mais plus tard, quand j'aurai d'abord fait de la musique religieuse. » Cependant l'appel de Dieu était si pressant qu'il crut devoir en parler à son confesseur, lequel lui répondit en souriant : « Pensez-vous que cela me surprenne ? je vous attendais. »

Les parents de Charles Gay, désolés de cette pensée, eurent beaucoup de peine à consentir à une résolution qu'ils ne pouvaient encore comprendre et qui détruisait tous les rêves brillants d'avenir, toutes les espérances qu'autorisaient les dons si rares de leur fils. Enfin ils cédèrent, et le jeune Charles partit pour Rome où il souhaitait faire ses études ecclésiastiques. Sur la route de la Ville Éternelle, de Lyon, il écrit à sa mère attristée de son départ : « Tu as d'abord douté, pauvre mère, si c'était la volonté de Dieu qui m'appelait au sacerdoce. Est-ce que tu en doutes maintenant que tu m'as vu avoir la force de tout quitter ? Cette force n'est pas venue de moi, mais de Celui qui m'a appelé ; elle est la suite et la preuve de la vocation. Une imagination ne donne pas cette fermeté. même alors qu'elle allume l'enthousiasme. Naturellement le sacrifice

que j'ai fait n'était pas possible. Si c'était l'œuvre de ma seule volonté, je ne crois pas que j'eusse pu partir, ou, si je l'eusse fait, j'en serais aux regrets aujourd'hui. Or, j'ai le cœur rempli de paix, je ne regrette rien, et si je pleure, je le fais devant Dieu, sans inquiétude, lui donnant ces larmes, comme un gage de ma bonne volonté... J'irai demain matin faire un pèlerinage à Notre-Dame de Fourvière. Oh ! que j'y penserai aux absents ! De vrai, vous ne l'êtes guère, car je vous ai tous dans mon cœur et dans mon souvenir. Il n'y a que ceux qui cessent de s'aimer qui se quittent. et c'est pourquoi je vous dis que je ne vous ai pas quittés. Je serai d'esprit au milieu de vous ; nous sommes, quoi qu'il advienne, une famille unie. »

Le 1^{er} octobre 1839, au moment de partir pour Rome, il laissait à sa chère sœur une lettre d'adieux et de saints conseils, qui est, à coup sûr, l'un des bijoux de la littérature ascétique. L'on y retrouve déjà tout entier — avec ses dons de suave énergie, de fermeté pressante, de tact, de mesure, de doctrine intégrale et surnaturelle — l'apôtre, l'écrivain mystique, le directeur, le docteur qui devait plus tard toucher tant d'âmes et éclairer l'Église d'une si vive lumière. A peine sur le seuil de la grande vie chrétienne et sacerdotale, son esprit, qui avait horreur de la formule

vide et puérile, s'élevait sur les hauteurs ; et là, prenant les questions dans leurs profondes racines, en Dieu, en Jésus-Christ, il leur donnait la juste et pratique solution. Car la solution *pratique* n'est pas la solution mesquine et terre à terre, mais bien plutôt celle qui traduit et incarne dans le fait l'idée divine :

« Le monde, qui est ignorant quand il n'est pas menteur, dit que la pratique religieuse est une petite chose. Le petit, le très petit, chère enfant, c'est l'esprit du monde qui n'est pas capable, avec sa vaste intelligence, d'atteindre à ces hautes régions au milieu desquelles se jouent familièrement les enfants du bon Dieu. Cette pratique est d'ailleurs une nécessité : la plus belle rêverie religieuse, la plus haute extase poétique, la méditation la plus philosophiquement intelligente ne purifiera jamais une âme du plus petit de ses péchés. Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres : Allez-vous-en rêver sur les collines ; quand il gravissait les montagnes, ce n'était pas pour contempler les couchers de soleil ; c'était le plus souvent pour y enseigner les peuples, quelquefois pour y pleurer, une fois pour y mourir. Il a dit à ceux qu'il envoyait : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » C'est de la pratique, le bap-

tême. Et dans le cénacle, ce qui se passait avant le baiser de Judas, c'est de la pratique aussi. Et la Passion, ces violences, ces soufflets, ces crachats, cette croix portée, ces chutes, ces pieds et ces mains cloués, c'était encore de la pratique ; car la pratique, c'est un acte, c'est un fait ; le mot ne veut pas dire autre chose. Oh ! ma bonne sœur, restons petits à côté de la crèche, restons absurdes à côté de la croix, *pratiquons* et donnons tranquillement rendez-vous, devant le tribunal de Dieu, à toutes les grandes intelligences et à tous les clairvoyants bons sens du monde. »

Et quels conseils, singulièrement appropriés à notre temps, dans les lignes suivantes :

« Règle tes aumônes. C'est une tâche difficile que celle des riches, puisqu'ils sont institués les économes et les nourriciers de ceux qui sont pauvres. Tu donnes volontiers quand on te demande ; c'est être bonne et généreuse, mais cela n'est point assez pour une chrétienne. Dieu juge comment on donne et non ce que l'on donne. Lui, le Maître de toutes choses, qui nourrit les oiseaux du ciel, n'a pas besoin de l'argent des riches pour faire vivre les pauvres, qui sont les frères de son Fils bien-aimé ; mais il a voulu honorer les riches en se servant d'eux et leur donner occasion de mériter ses grâces. Ce n'est

donc pas tant de faire l'aumône qu'il s'agit, car, pour ceux qui sont naturellement bons, c'est une joie : il s'agit de faire la charité. Saint Paul disait : « Quand je distribuerais, pour nourrir les pauvres, tout ce que je possède, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. » Or la charité, c'est l'amour de Dieu, et l'amour des hommes en Dieu. Il faut donc, pour que l'aumône soit la charité, qu'elle soit faite avec amour, et par amour. Donne, chère enfant, non pas comme donnant ton propre bien, mais comme donnant le bien du bon Dieu ; et rapporte à Dieu tout ce qui te sera rendu par reconnaissance. Prie pour ceux dont tu soulages la misère, afin que le Seigneur leur donne le pain qui fait vivre l'âme, en même temps que tu leur donnes le pain dont le corps vit. S'il y a lieu, sans indiscretion, mais avec simplicité, profite de ce que tu es messagère de paix pour faire l'aumône à l'esprit et au cœur de ceux que tu assistes ; joins à l'argent la consolation toujours et le conseil quand tu pourras ; sois l'ange de Dieu, fais-le bénir. Et puis, ne fais pas l'aumône par habitude ; fais-la d'esprit et de volonté, prive-toi quelque peu en la faisant. Donner beaucoup dans l'abondance et sans te priver, sera moins agréable à Dieu et moins profitable à ton âme, que si, donnant peu, tu le fais en esprit de sacrifice. Si, par exemple,

ayant destiné à une fantaisie mondaine une petite somme, tu en fais ensuite l'abandon pour plaire à Dieu ; si, achetant pour toi quelque objet, au lieu de prendre précisément le plus beau, celui qui te ferait plus d'honneur, tu en prends un d'une valeur moindre, réservant pour l'aumône le surplus que tu allais dépenser, c'est là faire l'aumône en chrétienne, selon la charité que l'on doit à Dieu. La faire selon la charité que l'on doit au prochain, c'est de ne pas attendre, pour donner, qu'on vous demande ; c'est chercher les malheureux, c'est s'enquérir avec vigilance, auprès de ceux qui sont bien placés pour les connaître, des douleurs que l'on pourrait adoucir et des plaies que l'on pourrait panser... Voilà la vraie, la seule aumône, celle qui enrichit encore plus le riche qui donne que le pauvre qui reçoit, celle qui fera de ta maison une maison bénie, et de toi une fille chérie du Seigneur.

« Ne cherche pas trop le luxe ; que ta maison ne puisse jamais donner de confusion au pauvre qui est bon, ni d'envie au pauvre qui est mauvais. Selon que Dieu l'a voulu, nous sommes ou riches ou pauvres en ce monde ; mais riches ou pauvres, nous avons tous pour devoir et pour condition d'appauvrir notre esprit et de ne pas nous affectionner aux vanités de la terre. »

Quel sens chrétien délicat, et quelle charmante discrétion !

Enfin quelle règle sage et que tous, particulièrement les catholiques, écrivains, journalistes, orateurs, devraient méditer, renferme cette recommandation :

« Si par hasard tu es appelée à défendre la vérité, ne la défends pas comme une chose qui te soit propre, mais comme la chose du bon Dieu. Ne mets à cette défense rien de personnel, parce que tu compromettrais par là une cause divine. Conteste peu d'ailleurs, et fais très vite, dans toutes les choses indifférentes, le sacrifice de ton sentiment. Fais aimer Dieu en toi ; c'est là une prédication qui appartient à tous et qui est plus efficace que bien d'autres. Dévoue-toi vite, efface-toi, accepte qu'on t'oublie, sois prompte à rendre service. »

Toute cette lettre où circule une riche sève chrétienne, œuvre d'une étonnante maturité d'un jeune homme à peine arrivé à la pleine lumière de la foi, est à lire et à méditer. Il serait très à souhaiter qu'éditée à part, elle fût entre les mains de ceux qui, dans le monde, veulent prendre au sérieux les engagements de leur baptême ; cela y remplacerait avantageusement certaines productions fades, sans vigueur et sans substance, sujet

de risée pour les indifférents et les incroyants.

Rome exerça sur le jeune clerc la fascination puissante qu'elle exerce sur toutes les âmes qui savent se livrer à son charme. Il en respira le « parfum », il en comprit la théologie secrète que l'abbé Gerbet, une âme sœur de la sienne, allait expliquer dans un des plus beaux livres de notre temps : *Esquisse de Rome chrétienne* ; il aime les larges et magnifiques horizons de sa campagne, la majesté de ses ruines, et surtout ce qui fait d'elle le centre vivant et le sanctuaire de la religion. « La vie de tous les siècles, écrit-il, est ici rassemblée comme en un foyer ; elle est conservée et respectée comme en un sanctuaire, et ce sanctuaire c'est tout Rome. L'existence morale est donc double ou triple de ce qu'elle est ailleurs : Rome est à l'humanité ce que la maison paternelle est à l'enfant. » D'ailleurs, il ne se fait pas illusion sur certains côtés fâcheux qui n'ont pas encore, je crois entièrement disparu de l'Italie. « Somme toute, je reviendrai d'Italie plus catholique à cause de Rome, mais aussi plus français à cause des Italiens. Ah ! vraiment nous valons plus comme nation ; et nulle part, chez nous, ne se trouve un aussi grand oubli de la dignité humaine. Si le peuple n'avait pas la foi, il serait impossible de mesurer son abaissement et sa nullité. La nature, ici, fait

oublier un peu le peuple, et ce n'est pas de trop. »

La frêle santé du jeune Gay ne lui permit de rester que peu de temps à Rome, et nous le retrouvons à Saint-Sulpice où, tout en achevant ses études, il exerce un premier apostolat au sein de sa famille et ramène au pied des autels les âmes droites, mais, par le malheur des temps, trop ignorantes de la foi, de son père, de sa mère, de son beau-frère, d'un cousin. Enfin à trente ans le voilà prêtre, « portant à Jésus-Christ, suivant le beau mot de Mgr Baunard, le pur parfum d'une jeunesse qui n'avait habité que les cimes »,

II

LES PREMIÈRES ANNÉES SACERDOTALES — LE PRÉ- DICATEUR. — L'APOLOGISTE.

Les premières années de la vie sacerdotale de l'abbé Gay appartiennent à Paris. Il y vécut quelque temps, retiré dans une vieille maison du quartier Saint-Sulpice, avec un groupe d'élite, dont faisaient partie l'abbé de Ségur, l'abbé de Conny, l'abbé Gibert, l'abbé de Girardin, et plusieurs autres prêtres distingués qui tous, plus tard, dans les diverses situations où les plaça la volonté de Dieu, firent honneur à l'Église de France. Là il acheva de cultiver son esprit et son âme ; il étudia, il réfléchit, il pria, et il se débarrassa pour jamais de ces théories libérales, alors très en vogue, « qui séduisaient son cœur et que

ne condamnait pas son esprit », et qui étaient pour lui comme un legs de ses traditions domestiques et de son éducation universitaire. Avec la plus entière bonne foi, il avait commencé par prendre parti pour les doctrines si ardemment et si éloquemment défendues dans *l'Ère nouvelle*, par des hommes comme Ozanam et Lacordaire. « Presque seul de mon bord, dans notre petite communauté de la rue Cassette, rapporte-t-il, je disputais d'autant plus avec mes amis qu'ils étaient mes amis. » Il les écouta, et il fut gagné. Son orientation nouvelle fut définitive, et il devint le promoteur infatigable de ces doctrines romaines au triomphe desquelles il devait, plus de trente ans après, travailler si activement au concile du Vatican.

L'abbé Gay sortit de sa pieuse solitude, merveilleusement préparé pour le ministère apostolique. De la Providence il tenait les dons les plus rares : une imagination brillante et réglée, une exquise-sensibilité, une intelligence ornée et pénétrante. La théologie lui avait révélé ses plus intimes secrets, non qu'il fût un érudit, ni même, à proprement parler, un savant, mais outre qu'il était très amplement et très exactement informé sur toutes les choses qui se rattachent à la religion, il avait au plus haut degré ce que sont impuis-

santes à donner la science et l'érudition, je veux dire la vue, le coup d'œil, le sens théologiques. A cet égard, il y avait une parenté étroite entre lui, Mgr Berteaud et Mgr Gerbet. Le grand évêque de Tulle, dont la parole, suivant le mot de Pie IX, était « la théologie du ciel traduite par la poésie de la terre », avait le vol plus rapide, l'élan plus impétueux, et le doux évêque de Perpignan, le Fénelon moderne, épanchait dans une langue plus souple et plus harmonieuse ses sereines et sublimes pensées ; mais c'étaient manifestement des esprits de la même famille, des intuitifs, des contemplatifs, le regard sans cesse levé vers l'idéal divin. Enfin, la prière, une prière habituelle, un commerce intime avec Dieu dans l'oraison et une union dont rien ne pouvait le distraire avec Jésus-Christ, lui avaient fait au meilleur et au plus profond de l'âme une source inépuisable « de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ».

Ainsi muni, l'homme de Dieu se livra tout entier, particulièrement pendant dix ans, et en dépit des obstacles que lui opposait une santé qui fut toujours délicate, à la noble vie de missionnaire et d'apôtre des peuples. Limoges, Niort, Bordeaux, Moulins et les plus grandes paroisses de Paris entendirent sa parole grave, profonde,

originale, toute pénétrée de l'amour de Dieu et des âmes, et qui, sans recourir aux procédés artificiels et souvent de mauvais goût d'une rhétorique profane, obtint partout et largement le succès qu'ambitionne toute âme d'apôtre, la conversion des pécheurs et l'avancement des justes dans le bien. Presque dès ses débuts, un juge à coup sûr compétent entre tous avait bien auguré du ministère de l'abbé Gay. Le P. Lacordaire lui écrivait à propos du Carême de Saint-Germain-l'Auxerrois : « Je n'ai jamais douté que vous réussiriez dans la chaire. Dès vos premières prédications aux Carmes, j'ai jugé que vous aviez de vrais dons sous ce rapport. Il y a en vous des éléments fort précieux, du fond, des idées, du style, du mouvement, mais ces éléments ne ressortaient pas assez, par suite d'un certain défaut de spontanéité dans le débit, bien que votre voix soit agréable et contienne de grandes ressources. Je vois que vous avez déjà acquis en partie ce qui vous manquait ; vous l'acquerez bien davantage par l'usage constant de la parole devant un auditoire nombreux. Vous avez la piété dans votre cœur, vous avez la vérité dans votre nature ; vous ne pouvez manquer de les exprimer l'une et l'autre avec leurs mérites propres et gagner beaucoup d'âmes à Jésus-

Christ. Quelle plus belle vie ! quelle plus grande consolation ! Ce m'est un sacrifice d'y renoncer même pour un temps ; mais Dieu n'a pas voulu que j'eusse une parole assez flexible pour ne pas susciter d'orages. J'ai parlé comme certains oiseaux chantent : au bruit des vents et des mers soulevées ; et mon nid, comme le leur, est battu des flots... »

La carrière de l'abbé Gay comme missionnaire fut relativement courte, et, bien que toute sa vie il ait, et dans les circonstances les plus diverses, annoncé la parole de Dieu, cependant la faiblesse de sa santé lui interdisait de faire de la prédication son œuvre principale, en même temps que des circonstances où il voyait une indication d'en haut, donnaient à sa vie, comme nous le verrons, un autre cours.

Depuis sa mort, l'on a recueilli trois volumes de ses sermons, et au sentiment d'un bon juge, de Mgr d'Hulst, « l'auteur ascétique qui a fait de son vivant, par ses écrits, la conquête du public chrétien, se survivra comme orateur dans ce recueil et prendra place parmi ceux dont la parole ne meurt pas ». Pour ma part, et j'espère qu'un sentiment trop personnel de reconnaissance filiale n'égaré pas mon jugement, je n'hésite pas à reconnaître, après avoir entendu les plus cé-

lèbres orateurs laïcs et ecclésiastiques de notre époque, que Mgr Gay mérite de figurer parmi eux à un rang distingué. Dans la préface placée en tête du recueil des *Sermons*, Mgr d'Hulst a analysé avec beaucoup de finesse et d'impartialité les qualités oratoires et aussi les quelques défauts de Mgr Gay. Il a signalé avec raison la plénitude de la doctrine, l'horreur de « la nouveauté profane », la puissance de l'argumentation, l'absence de toute déclamation, le mouvement pressé de la phrase peut-être trop chargées d'idées, — noble défaut, — ce qui amène à la longue chez le lecteur un peu de tension et de fatigue d'esprit, enfin ce don devenu trop rare de nos jours, « l'onction », traduisant une âme qui s'est réchauffée dans le commerce de Dieu, et qui se révèle, ici et là, par les cris d'une piété surnaturelle allant éveiller dans le cœur du pécheur les dernières gouttes du sang chrétien.

Le fond des sermons de Mgr Gay, c'est le vénérable et éternel Évangile commenté avec sûreté grâce à la tradition des Pères, à la science des théologiens, aux enseignements des saints, aux définitions de l'Église ; adapté avec fermeté et avec tact aux conditions du temps et aux nécessités de l'auditoire. Ce n'est pas à notre pré-

dicateur qu'il aurait fallu demander de diminuer certaines vérités plus hautes ou plus austères, et de voiler à demi la croix ; ce n'est pas lui non plus qu'on eût vu porter en chaire certaines habitudes peu séantes à un apôtre de Jésus-Christ et un plan où domine trop visiblement la préoccupation de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'actualité » et qui vise avant tout à piquer la curiosité. A coup sûr, l'homme de Dieu savait que notre parole doit être *sermo opportunus*, une parole *actuelle*. Mais cette parole « actuelle », qui n'est pas autre chose que l'application aux besoins changeants de l'humanité, de la doctrine chrétienne, il la tirait de ce trésor inépuisable d'où le Père de famille tire « les choses anciennes et les nouvelles ». On l'a dit avec raison : « En lui le prédicateur est né du théologien. » Voilà pourquoi, sur toutes les questions dites actuelles, nous le trouvons prêt à enseigner au nom de Dieu. Pas plus sur la question sociale que sur toute autre, il n'a été pris au dépourvu. » Et Mgr d'Hulst apporte à l'appui de ce jugement des exemples typiques. L'on y trouvera « tous les tempéraments, mais aussi toutes les hardiesses d'un enseignement qui ne relève pas de l'homme ».

Le fond, dans l'œuvre oratoire de Mgr Gay, n'a

pas vieilli. La forme porte une marque originale qui lui donne un caractère à part. Il n'est ni un *massillonien* attardé, ni l'un de ces pâles et impuissants imitateurs du grand Lacordaire que nous avons trop souvent vus encombrer jusqu'à nos chaires de petites villes. On ne saurait le ranger ni parmi les soi-disant et faux classiques, ni parmi les romantiques. Il a devancé son temps en s'affranchissant du joug des deux écoles. Son style est, par certains côtés, très moderne, aussi éloigné que possible de l'abondance fleurie et déclamatoire des débuts du XIX^e siècle. Sobre d'épithètes, cherchant l'image non pas en dehors, mais dans l'objet lui-même, plein, même trop plein de choses. Ajoutez à cela, comme peuvent en témoigner ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, un grand air de dignité, une voix harmonieuse et étendue, un accent où vibrait toute l'ardente conviction de l'âme, soutenu par un geste à la fois sobre et pressant, et l'on comprendra l'action exercée sur les auditoires les plus divers par la prédication de Mgr Gay.

Qu'il me soit permis ici d'exprimer un vœu qui n'a rien de téméraire. Il n'est pas rare de rencontrer sur les rayons des bibliothèques ecclésiastiques, à côté des chefs-d'œuvre des maîtres de

l'éloquence sacrée, des productions qui méritent moins cet honneur. Les auteurs de ces volumes et les compilateurs de ces recueils se proposent de faciliter aux prêtres ou trop absorbés par les soucis multiples du ministère apostolique, ou jeunes encore et dépourvus d'expérience, l'exercice de leur haute mission. Le but est louable sans doute ; pourrait-on affirmer qu'il est toujours atteint, dans des conditions qui laissent à l'initiative de chacun sa part nécessaire et au travail personnel sa marque originale ? N'est-il pas à craindre que plus d'une fois, étant donnée la paresse naturelle à l'espèce humaine, l'on substitue à l'étude sérieuse des saintes lettres et des sources de la religion, à la réflexion, à une observation plus profonde tirée de l'expérience des hommes et des choses, je ne sais quelles considérations vagues et générales, sans chaleur, sans accent, une sorte de *devoir* copié sur des modèles parfois très inférieurs ? Que l'on s'aide de la lumière et de la richesse des autres, à la bonne heure ; mais encore faut-il puiser à un trésor de valeur incontestable, et savoir s'approprier, non pas simplement par un effort plus ou moins heureux de mémoire, mais par un exercice personnel et par un travail original, les richesses que l'on aura découvertes.

En me plaçant dans cet ordre d'idées, je ne saurais trop conseiller la lecture et la méditation des *Sermons* de Mgr Gay. Le prêtre trouvera là une *aurifodina*, un *thesaurus* incomparable. Cette lecture le fera *penser*, et c'est là l'important ; elle lui suggérera des idées nouvelles et lui ouvrira de larges horizons, en même temps qu'elle le nourrira de ce qu'on peut appeler la moelle de la sainteté chrétienne. Qu'on lise, par exemple, au tome premier, le sermon sur la *Divinité de Jésus-Christ* prouvée par l'amour qu'il a inspiré, et l'on verra qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce que je viens d'écrire. Qu'on en juge : « Élevé par-dessus nos têtes à d'inabordables hauteurs, apparemment solitaire dans ce firmament où il est divinement attaché, le soleil répand à flots sur nous ses rayons qui font vivre le monde : d'autant plus à terre qu'il est plus du ciel ; vie du brin d'herbe parce qu'il est l'œil de Dieu, tel est l'amour de Jésus-Christ !... »

« Nous sommes au bout, M. F. — C'est pourquoi, dans cette grande lumière pascale dont resplendit le tombeau vide de notre divin Ressuscité ; dans la lumière faite en vos esprits par la parole sainte, je vous pose sans défiance cette question suprême que Jésus-Christ posait aux Juifs, et qu'il pose toujours, par son Église, à toute intel-

ligence entrant en ce monde : « *Quid vobis videtur de Christo?* Que pensez-vous du Christ ? » Est-ce un homme ? Est-ce un Dieu ?

« Est-ce un homme, celui qui est plus fort que le temps, plus grand que l'espace ? Est-ce un homme, celui qui, en dépit des siècles et des lieux, est pareillement et passionnément aimé des âmes les plus diverses et, naturellement, les plus opposées ? Est-ce un homme, celui qui s'attire les cœurs en proposant d'abord aux cœurs tout ce dont ils ont une horreur essentielle ? Est-ce un homme que celui qui donne aux âmes qu'il'aime les proportions de Dieu : sa hauteur et sa largeur, sa sublimité et son immensité, sa sainteté et sa charité, son unité et son universalité ?

« Il a fallu un Dieu pour faire un homme ! Est-il un homme celui qui fait des dieux ? »

Qu'on lise en entier ce magnifique sermon : il y a là des pages d'apologétique vivante de premier ordre et d'une éloquence qu'on peut, sans trop de désavantage, comparer aux plus magnifiques conférences du P. Lacordaire.

J'aimerais aussi à montrer comment Mgr Gay a su traiter en orateur, en apôtre, en vrai *prêtre*, les questions qu'on appelle proprement sociales.

L'on n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire son ser-

mon sur l'*Aumône*. « Je sais, dit-il, la vanité des biens temporels et que les âmes n'en vivent pas ; que les promesses divines sont surtout pour le ciel ; que l'éternité est derrière le temps et garde aux iniquités du temps des réparations infinies. Pour qui doit infailliblement mourir, quelle différence, après tout, entre mourir de misère ou mourir d'opulence ? — car on meurt aussi d'opulence ! — Si définitivement l'homme est sauvé, qu'importe le reste ?

« Il est vrai ; et cependant aucun pont n'est jeté sur l'abîme qui, dans nos sociétés, sépare Epulon de Lazare ; il faut dire que, sous le gouvernement d'un Dieu juste et tendre pour tous, Lazare qui, selon la nature, pouvait vivre vingt ans encore, va mourir aujourd'hui, mourir d'inanition, à la porte fermée d'une maison où l'on regorge ! Pensez-vous que, même pour le temps si court du voyage, Dieu trouve cela tolérable ? Pensez-vous qu'il ne prévienne pas ce mal par une loi, et qu'il ne sanctionne pas la loi par une peine ? — Il était impossible, mes frères. — Dieu a jeté le pont, Dieu a formulé la loi, Dieu a muni la loi d'une sanction. Il a établi le devoir, il a ordonné l'impôt de l'aumône ; et l'aumône a détruit cette apparente contradiction entre l'amour de Dieu qui nous embrasse tous, sans acception de per-

sonnes, et nos inégalités sociales si choquantes. Oui, Dieu a promis le ciel à ses pauvres, c'était beaucoup ; à la rigueur c'était assez. Mais il n'a pas voulu les laisser sans gage ici-bas ; et comme il a envoyé des anges pour les diriger dans leurs voies, des prêtres pour les sanctifier dans leur âme, il a chargé les riches de pourvoir à tous leurs besoins, de leur fournir le pain, le vêtement, l'abri, le nécessaire enfin. »

Ainsi, pour l'orateur chrétien, qui ne fait d'ailleurs que répéter la doctrine et les paroles de saint Augustin et de saint Ambroise, l'aumône est un *impôt* ; mais il sait se garder de tout excès, de toute déclamation plus ou moins démagogique. « Vous entendez, mes frères, vous à qui Dieu a donné la fortune ; ne craignez pas que le christianisme touche à vos droits ; que vous disant à tous, dans la publicité des temples : Vous êtes les économes de Dieu, les pourvoyeurs du pauvre, ses tuteurs et ses chargés d'affaires, pour parler avec saint Ambroise, l'Église attaque en rien vos titres de propriété. D'où qu'ils viennent : par héritage, par contrat, par industrie, dès qu'ils ne sont pas venus par injustice, ces biens sont à vous : *bona temporalia quæ homini conferuntur, ejus quidem sunt quoad proprietatem : sed quoad usum, non solum debent esse*

ejus, sed et aliorum qui ex eis sustentari possunt.

« Mais, comme l'Église défend vos droits, elle vous prêche aussi vos devoirs. Si vous savez si bien l'applaudir quand elle vous protège, sachez donc lui obéir alors qu'elle vous instruit. Vous êtes propriétaires, c'est bien. A ce titre, votre racine est plantée dans le ciel. Ce n'est pas où la placeront vos philosophes et vos économistes ; c'est où nous la plaçons et nous pensons qu'elle en est ainsi beaucoup plus ferme. Votre racine est dans le ciel, nous le disons, nous le dirons à tous ; mais les fruits doivent pousser sur la terre. C'est l'ordre immuable de cette cité de Dieu, dont l'amour est le fondement, dont l'amour est la loi, dont l'honneur est la vie. L'homme peut s'en exiler ; mais il n'y peut point demeurer, hormis qu'il ne subisse les douces et glorieuses charges que le législateur y impose. L'impôt de l'aumône en est une, et l'une des plus sacrées. »

« Voilà de fortes paroles, dit Mgr d'Hulst ; elles ne ressemblent pas, grâce à Dieu, aux déclamations des tribuns ; elles laissent chacun à sa place, elles respectent tous les droits, mais elles proclament hardiment tous les devoirs. Le pauvre, en les entendant, ne se croit pas autorisé à la révolte, mais le riche courbe la tête et, frap-

pant sa poitrine, s'accuse de n'avoir pas payé entièrement une dette dont le créancier est Dieu même. »

En toute question, Mgr Gay prend les choses par les principes ; il va au fond, et de ce fond il fait jaillir des gerbes de lumière qui éclairent les questions jusque dans le détail.

Lisez le sermon sur le *Dimanche*. L'auteur d'emblée se place sur les sommets, et après avoir établi, en la rattachant à Dieu même, la raison de la loi, après avoir dit ce que Dieu veut, ce que Dieu commande, et pourquoi il le commande, il montre dans un éclat d'évidence resplendissante le crime de la violation du dimanche. Cette transgression est un sacrilège impie ; — si elle est habituelle, un assassinat moral ; — si elle passe en coutume chez un peuple, elle est l'arrêt de mort de ce peuple.

« Comme l'immense a un lieu où il habite, l'Éternel a un jour où il se laisse aborder, et comme, en choisissant un lieu pour l'habiter, il le rend saint, en choisissant un jour pour se communiquer, il le consacre. Ce qu'est l'Église au reste de la cité, le dimanche l'est donc au reste des jours, et de même que violer la majesté de la maison de Dieu est un péché qui tient du sacrilège, — violer la sainteté du jour de Dieu,

c'est un péché aussi et un sacrilège. Dieu vous donne un rendez-vous, prenant pour ainsi dire toutes vos convenances ; et vous ne venez pas. Que faites-vous, au lieu de vous rendre à cet appel ? La bénédiction se change en malédiction.

« En attendant ces malheurs sensibles, savez-vous quel mal invisible vous causez ?... La vérité est que vous assassinez les âmes, la vôtre d'abord, puis celles d'autrui : la vôtre, parce que faire ce que vous faites c'est commettre un péché mortel et mériter la damnation, — puis celles d'autrui, car de quoi vivent les âmes ! — de vérité, de justice, de sagesse, d'amour, de dignité, de sainteté, d'ordre, de paix, de consolation, d'espérance. Or, ces éléments de leur vie, ces trésors, où les trouvent-elles ? En Dieu. Et Dieu, où est-il pour vous ? En Jésus-Christ. Et Jésus-Christ, où est-il ? Dans l'Église. Et l'Église, où est-elle pour chacun ? Dans le prêtre. Et le prêtre, quand se montre-t-il ? Quand parle-t-il ? Quand instruit-il ? Quand fait-il l'œuvre de son sacerdoce ?... — Au saint jour du dimanche. — Coupez où que ce soit cette voie de communication que la miséricorde divine a ouverte entre le ciel et la terre ; brisez cette chaîne à n'importe quel anneau ; supprimez Jésus-Christ, ou l'Église, ou

le prêtre, ou le dimanche ; ne voyez-vous pas que vous faites le même mal, que vous empêchez Dieu de joindre les âmes, et les âmes de joindre Dieu, — ce qui est dégrader ces âmes, les aveugler, les isoler, les désoler, les corrompre, les abrutir et, à la fin, les damner !

« Homme de la campagne courbé sur ton sillon, manoeuvre de la ville penché sur ton métier, Dieu t'avait noblement traité, il voulait qu'une fois chaque semaine un rayon parti de son visage vînt sécher les sueurs et les larmes des tiens ; il voulait que le soleil ne se levât pas sept fois sans t'apporter une fête ; il prétendait qu'elle fût splendide et que, ce jour-là, son palais devînt ta maison. Que n'avait-il pas fait pour t'orner ce palais ! Il avait inspiré les arts et convoqué toutes les industries ; il avait demandé l'or du riche et quelquefois l'or des rois, qu'il honorait par cette demande ; il avait tracé avec sa croix le plan de l'architecte, apparu au peintre dans une vision, dirigé la main du sculpteur, soufflé au musicien des mélodies célestes. O arts, alors sacrés, maintenant profanés ! Arts, alors vraiment libéraux, parce que la vérité délivre et que servir Dieu, c'est régner. Ames serviles à présent, arts si souvent prodigues, apostats, corrupteurs ! Dieu vous voulait d'abord, pour illustrer ses fêtes, qui

sont celles de son peuple ; et il pensait qu'une prière exhalée plus fervente, ou une larme tombée des yeux à cause de vous, était votre meilleur salaire. »

Et poursuivant avec un redoublement d'éloquence : « Oui, Dieu voulait pour toi la leçon, la sainte émotion des beaux-arts, humble et illettré travailleur. Il voulait, serviteur de tes frères, que son ministre saint, son prêtre, un homme tout consacré et devant qui tu voyais tes maîtres s'incliner eux-mêmes chaque jour, devînt, ce jour-là, ton serviteur à toi, qu'il te lavât les pieds sur le seuil et, de ses mains bénies, te servît dans le sanctuaire les nourritures divines. Il voulait qu'il te lût, à haute voix, tes lettres de noblesse chrétienne et ce glorieux testament d'un Dieu mort qui t'institue l'héritier du royaume éternel. — Que tu étais grand dans cette Église, ô pauvre de ce monde ! Que tu y étais instruit et élevé ! Que tu y étais touché et consolé ! Que tu pouvais y devenir bon ! Que de maximes éloquentes, et comme ces pierres criaient ! Ton père et ta mère, tes aïeux couchés sous ces dalles ! ton baptême là-bas ; ici le tribunal où tu retrouvais la paix après les mauvais jours ; la chaire d'où descendait cette grande lumière du verbe qui éclaire les anges du paradis ; l'autel de la première communion et des Pâques

ferventes ; l'autel qui avait reçu les serments de ton épouse et les tiens ; l'autel des pieuses joies, l'autel des deuils salutaires, l'autel de Dieu, *altare Dei* ! Quels souvenirs ! Quels témoins ! Quelles influences ! Quelles forces !

« Aujourd'hui, qu'a-t-on fait ? Aujourd'hui, où en est-on ? L'ouvrier a vu son patron, le paysan a vu le bourgeois, l'homme des campagnes a vu l'homme de la ville, le serviteur a vu son maître, l'administré a vu souvent son supérieur violer publiquement le dimanche, commander, exiger, surveiller des travaux, vendre scandaleusement, acheter sans scrupule, s'occuper de tout excepté de Dieu, s'excommunier lui-même en ne paraissant jamais à la messe. Ils se sont dit alors, ces petits, ces pauvres, ces illettrés : Si les gens instruits font ces choses, irons-nous à l'encontre, ignorants que nous sommes ? Nous nous sommes trompés, le prêtre nous a trompés ! — Ont-ils eu tort ? Oui, certes ! — Baptisés qu'ils étaient, ils n'ont pu faire ce raisonnement sans étouffer une lumière intérieure. Mais qui sont donc, ici, les grands coupables ?

« Ah ! vous parlez de liberté, quand cette violation du jour de Dieu attache l'homme à la glèbe ! Sainte justice de mon Dieu ! déjà on marque l'homme, et l'homme se marque lui-même de ce

caractère de la bête, dont l'Écriture nous dit que seront marqués les apostats des derniers temps ! Et quel est-il, ce caractère de la bête, sinon d'être toujours courbé vers la terre, sans jamais regarder le ciel ? Le dimanche supprimé, dites-moi ce que l'homme regarde. On soustrait l'homme, l'homme se laisse soustraire à l'influence du prêtre ! Imprudents ! Par qui donc nous remplacera-t-on ? L'église abattue ou déserte (au fond, c'est la même chose), quelle maison, dans votre cité, lui succédera ? Si les sens seuls sont cultivés, est-ce qu'on n'entendra pas rugir les appétits ? L'homme ne se tient pas sur la pente : ou il monte parce qu'il fait des efforts, ou il est précipité parce qu'il n'en fait plus. » Et voyant loin parce qu'il voit de haut, le prédicateur prédit en termes saisissants les malheurs sociaux qui naîtront de la méconnaissance d'une loi sacrée entre toutes :

« On aura d'effroyables revers : à la place du jour du Seigneur, vous verrez le jour de Satan ; à la place de l'église, le cabaret hideux ; à la place du pasteur, l'orateur du club ou de la société secrète ; à la place de l'Évangile, l'ignoble pamphlet ; à la place du symbole de la foi, ô Dieu, la splendeur de votre essence, l'abrégé de votre Verbe, la substance de tous vos bienfaits, le trésor des

principes, des lois, des espérances, la gloire de la terre, la santé du monde, la science des docteurs, la force des martyrs ; à la place du symbole, la chanson obscène !

« Mon Dieu, mon Dieu, que font-ils ? Et, s'ils continuent de faire ce qu'ils font, qu'allons-nous devenir ? Un demi-siècle encore d'un pareil mépris de vos lois, et tout sera prêt pour l'Antéchrist. »

Et ils ont continué, et ils continuent... Comme on comprend l'émotion poignante de l'homme de Dieu !

« Vous vous sentez émus ? — Oui, nous le sommes. Nous sommes émus quand nous voyons ces choses, et nous disons bien haut que le violateur du dimanche, outre qu'il tue les âmes, mine les fondements de la patrie et, pour sa part, dévaste la société. Écoutez bien la progression : société sans dimanche, société sans religion ; — société sans religion, société sans morale ; — société sans morale, société sans Dieu ; — société sans Dieu, troupeau de bêtes farouches ! Les conséquences mettent du temps à sortir des principes ; je le sais, et je bénis Dieu d'avoir établi que les végétations seraient longues ici-bas. Mais il ne s'agit que d'attendre. Attendez donc et vous verrez comme la mort publique sort des péchés publics. »

Et à l'objection tirée sottement de l'industrie et du commerce, l'orateur chrétien répond avec quelque hauteur : « Sont-ce donc là les plus grands intérêts sociaux ? Est-ce là ce qui fait vivre le monde ?... Oh ! Dieu, préserve mon pays de devenir une nation principalement marchande !... Ce qui fait vivre un peuple, c'est, avant tout, la bénédiction de Dieu... Ce qui fait vivre un peuple, c'est la justice. La justice ! c'est-à-dire toute vertu, vertu surnaturelle et vertu naturelle : foi, espérance, charité, religion, humanité, patience, probité, tempérance. — Ce qui fait vivre un peuple, c'est le respect, la reconnaissance et la satisfaction de tous les droits, du droit de Dieu avant tous les autres. — J'ajoute la fidélité à la vocation : comme les individus, les nations en ont une et ne vivent que dans la mesure où elles y correspondent. — L'intérêt a sa place dans cette hiérarchie : qui songe à le nier. « L'homme ne vit pas seulement de pain » ; donc il vit de pain. Mais cette place est la dernière ; et encore dans cette basse région de l'intérêt, prenez garde que l'agriculture l'emporte beaucoup sur le commerce et l'industrie. Ah ! périsse le commerce, si sa mort devait sauver l'honneur, et la vertu, et la foi ! »

Voilà une prédication qui, pour être véritablement *sociale*, n'en est pas moins hautement *con-*

fessionnelle. L'abbé Gay n'aurait pas été, à coup sûr, parmi ceux qui croient que, dans l'ordre social, on peut proclamer les principes et édifier les œuvres, sans pénétrer les uns et les autres de l'esprit de vérité et de vie qui anime l'Église : — sa devise était comme celle de Pie X : *Instaurare omnia in Christo*.

Nous avons vu, en citant le beau sermon sur la *Divinité de Jésus-Christ*, à quel point notre prédicateur possédait les qualités qui font l'apologiste. Les circonstances n'ont pas permis à Mgr Gay de donner toute sa mesure à cet égard. Mais nous trouvons, dans la quatrième série de sa *Correspondance*, des pages intimes publiées sous ce titre : *Lettres pour la conversion d'un ami* (1), qui datent de 1850 et de 1851, et qui nous donnent une idée de ce qu'était l'apologiste chez l'éminent prédicateur.

Avant d'entrer dans l'examen approfondi des difficultés que lui propose son ami, l'abbé Gay appelle son attention sur deux ou trois questions préliminaires. « Non résolues, elles seraient entre nous une source intarissable de malentendus ; résolues, au contraire, elles éclairciront et simplifieront toute la discussion, toute discussion même

(1) *Correspondance de Mgr Gay*, 4^e série, chez Oudin, Paris, 1908.

que nous pourrions avoir sur les matières religieuses.

« Je désire donc, d'abord, que vous compreniez bien la nature de la vérité catholique, objet de nos croyances et de vos recherches. — Ceci fait, nous serons en mesure de nous rendre un compte exact de l'opération intellectuelle par laquelle on peut et on doit percevoir cette vérité. Il est clair, en effet, qu'il faut à notre esprit un acte différent, selon la nature des vérités qu'il veut percevoir ; qu'une vérité historique, par exemple, se perçoit autrement qu'une vérité sensible et expérimentale. De ces prémisses une fois convenues, nous déduirons logiquement la vraie méthode de démonstration catholique.

« Enfin, s'il vous plaît, j'ajouterai quelques mots sur les dispositions requises par la raison même et le bon sens en toute âme, qui, comme la vôtre, éprise de la vérité, la poursuit pour en jouir. »

Entrons dans le détail : il y a là une introduction excellente et, après plus de cinquante ans, très actuelle, à ce qu'on appelle la démonstration catholique.

Quelle est la nature de la vérité catholique ?

« Quand on considère de près le catholicisme, on est frappé de cette singularité qu'il a, dans sa

totalité et dans chacune de ses parties, un triple et simultané caractère, un caractère profondément métaphysique, idéal, théorique, dans toute l'acception de ce beau mot ; — un caractère incontestablement historique, humain et sensible ; — j'ajoute un caractère intermédiaire entre les deux, qui tient du visible et de l'invisible, un caractère miraculeux. »

Nul ne peut contester que le christianisme complet, le catholicisme, ne forme la plus vaste théorie qui soit. Chacun sait qu'il embrasse dans une vaste synthèse : Dieu et les œuvres de Dieu. « Il prononce sans hésiter sur la nature des unes et des autres ; il déclare avec autorité leurs rapports essentiels. Partant des profondeurs de la vie divine où il trouve le principe, le type et la perfection suprême de toute vie, il assigne à toute créature, depuis l'ange jusqu'à l'atome, son origine, sa fin et la voie qui doit régulièrement conduire de l'une à l'autre. Rien par lui n'est laissé dehors : ni aucun point du temps, ni aucun point du lieu, ni aucun des innombrables êtres qui remplissent l'un et l'autre. Tout s'y tient, tout s'y rapporte dans l'ordre ; tout s'y accorde dans l'union ; tout y aboutit à l'unité. »

Le caractère historique du christianisme est aussi évident. Que l'on prenne n'importe quel

dogme chrétien : en définitive, tout tient à l'histoire, tout est fondé sur l'histoire. « On pourrait définir le christianisme : *Dieu à l'état historique*. Le fait est que, pour nous, tout se rapporte à l'apparition en ce monde, à la vie humaine, à la prédication, aux souffrances, à la mort, à la résurrection de Jésus-Christ. C'est lui qui, comme Verbe incarné, a tout révélé, confirmant, dans cette manifestation suprême, les révélations antérieures, faites par lui dès l'origine et à plusieurs époques, comme Verbe non incarné. C'est lui qui a tout réglé, tout institué. Nous ne croyons que ce qu'il a enseigné ; nous n'espérons que ce qu'il a promis ; nous ne faisons que ce qu'il a commandé ! Jésus-Christ, c'est le catholicisme en personne. Or, la naissance, la vie, les paroles, les œuvres, la mort, la résurrection d'un homme, qu'est-ce autre chose que de l'histoire ? »

On le voit, nous sommes loin de certaines théories *modernistes* élevées sur des nuages.

« Enfin, pour ce qui est de son caractère miraculeux, je ne pense pas que ceux-là mêmes qui nient les miracles puissent ne pas reconnaître cette prétention qu'à tort ou à raison le christianisme a d'être fondé sur des miracles. L'Évangile en est plein... Qu'on admette ou non ces faits extraordinaires, il n'en est pas moins hors de

doute que le catholicisme se présente avec eux ; qu'on n'est catholique qu'à la condition de les admettre et qu'ils sont, pour tous ceux qui croient, un des plus assurés fondements de leur croyance. « Je suis enchaîné à l'Église, dit quelque part saint Augustin, par le lien des miracles. »

« De cette seule exposition de la nature du catholicisme ressort un préjugé favorable à sa vérité comme religion.

« Car, enfin, qu'est-ce que la religion ? C'est, comme fait, le rapport complet de Dieu et de ses créatures ; c'est, comme dogme, la science de ce rapport ; c'est, comme morale, le maintien de ce rapport. « Or, de Dieu, qui est absolument transcendant, à l'homme soumis dans tout son être à toutes les conditions de la limite et du temps, quel rapport, quelle communication, quelle communion, quelle religion est possible ? Naturellement un abîme infranchissable les sépare, si Dieu, en sortant pour ainsi dire de lui-même, ne nous tend la main dans le lieu où nous sommes, ne pose le pied dans le temps où nous vivons, ne pense à notre manière, ne se fait à notre langage, n'entre, en un mot, dans toutes nos conditions d'être, pour entrer, moyennant cette réduction miséricordieuse, dans nos esprits et dans nos cœurs. Il faut que, sans se dégrader,

il s'abaisse ; que, sans décroître, il se rapetisse ; qu'en devenant Dieu il s'humanise... Si Dieu fait cela, il est à la portée de l'homme ; Dieu atteint ainsi l'homme par un geste qui est l'histoire. »

Et l'homme, comment atteindra-t-il Dieu ? Comment pourra-t-il conclure du fait à l'idée, du geste à la pensée et à l'amour, de l'histoire d'un homme à la nature de Dieu ? Par le miracle. « Le miracle est encore de l'histoire ; mais il vient de plus haut et l'illumine de clartés qu'elle n'a pas d'elle-même ; en y descendant, il l'élève ; en la touchant, il la déifie. Le miracle est la signature de Dieu sur l'histoire. L'histoire en soi est purement humaine. Un homme a paru ; il a dit ceci ; il a établi cela ; c'est un fait vulgaire qui, en soi, ressemble à beaucoup d'autres faits. Mais que Dieu y imprime un caractère singulier, inimitable ; que, parmi les paroles de cet homme historique, il y en ait qui apaisent instantanément les tempêtes et arrachent au tombeau des morts de quatre jours : ceci est bien autre chose et éveille dans les esprits des pensées, dans l'âme des émotions fort différentes. Je ne sais peut-être pas au juste ce que Dieu peut faire, je le connais si peu ! Mais je me connais assez pour savoir ce qu'assurément je ne puis pas faire ; et, à peu de chose près, ce que je ne puis absolument faire,

mes frères en humanité ne le peuvent pas non plus. Le bon sens me dit cela. Donc, comme une puissance manifestement et de tous points plus grande est l'irrécusable signe d'une plus grande et plus haute nature, — la puissance n'étant que le rayonnement vital de la nature ; — si, comme je le puis certainement, je constate le miracle dans une histoire, je dis : Dieu est dans cette histoire ; et, le devinant dans son œuvre, encore que je ne puisse le découvrir dans son essence, je me livre à lui, lui donnant la foi de mon esprit et l'amour de mon cœur. Me voilà ainsi lié à Dieu, la religion est possible, elle subsiste. L'infini et le fini, le créateur et la créature intelligente, s'embrassent sur ce terrain, tout à la fois divin et humain, du miracle, qui est le degré par lequel Dieu descend dans l'histoire où je vis, et le degré par lequel je me monte dans l'idéal, dans l'éternité, dans la vérité infinie où vit Dieu. »

L'apologiste a bien raison de signaler ce procédé comme singulièrement sage et digne à la fois de Dieu et de nous. Ainsi donc, métaphysique transcendante, publicité historique et miracle : tel est le triple et spécial caractère de la vérité catholique. « Tout dogme, fût-il apporté par un ange, qui n'est pas marqué à ce coin, est un dogme de faux aloi. »

Nous sommes maintenant en mesure de connaître l'opération par laquelle l'esprit humain peut arriver à percevoir la divine vérité. Très simple en elle-même, cette vérité, dans son rapport à nous, est complexe ; elle a des aspects et des états différents. Métaphysique et divine, elle est lumière pure ; historique et humaine, elle est ombre (par rapport à sa sphère supérieure et essentielle) ; miraculeuse, elle est tout à la fois obscure et lumineuse, « lumière voilée et ombre illuminée, un rayon de soleil dans un nuage ». Il suit de là que, pour la saisir toute, l'esprit aura besoin d'une opération complexe. C'est en effet ce qui arrive.

En tant qu'historique, la vérité catholique se constate régulièrement par les sens et par un témoignage autorisé, accrédité. Et à ce témoignage, je ne sais pas comment l'esprit le plus exigeant en critique refuserait de se rendre, à moins de préférer se jeter dans le gouffre affreux et mortel d'un complet scepticisme. « De tels hommes se sont rencontrés ; mais le genre humain les a cités à son tribunal, pour les y condamner au nom du sens commun ; ou plutôt, il a trouvé que c'était trop de les citer ; il les a châtiés par l'oubli, et il a passé. Le genre humain croit à la certitude historique ; il y croira tant qu'il croira

à lui-même. » Jugement qui tombe d'aplomb sur nos néo-sceptiques modernistes.

Mais la vérité chrétienne historique est aussi miraculeuse. — Comment l'esprit humain saisit-il le miracle ? Absolument comme les autres faits : par toutes les informations, par tous les enseignements que lui apportent les sens et le témoignage. Dans le miracle, il y a un fait que l'on constate, comme on constate tous les faits; et il y a un rapport, une cause plus haute, et ce n'est pas à l'histoire proprement dite d'en juger. Elle fait office de rapporteur ; elle n'explique pas, elle raconte ; elle ne donne pas la raison des faits ; elle livre, au contraire, les faits à la raison. Et « c'est alors que cette raison humaine, recevant des mains par elle examinées et trouvées sincères de l'histoire, les faits, leur ordre et leurs circonstances, commence à opérer d'une manière nouvelle, fort supérieure à la simple perception historique, que cette perception vienne des sens ou du témoignage ».

Notre esprit bâtit sur le fondement qui lui est fourni. Il dit : Si cet homme fait de vrais miracles, il a un pouvoir surhumain. Qu'il reçoive ce pouvoir de Dieu, ou qu'il soit Dieu lui-même, je ne le sais pas encore ; mais, en tout cas, celui-là est un être divin qui fait des œuvres divines.

C'est le raisonnement de l'aveugle-né : « Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable » Mais un être qui a la puissance de Dieu doit en avoir aussi la véracité. Donc, dès là que cet homme fait d'incontestables miracles, ou je croirai raisonnablement la vérité de ses paroles, s'il enseigne ; ou je croirai déraisonnablement que Dieu peut mentir ou consacrer le mensonge.

Constater les faits historiques, apprécier leur nature, raisonner sur eux à l'aide des infaillibles principes naturels qui la constituent elle-même, voilà jusqu'où s'étend le légitime empire de la raison, c'est non seulement ce qu'elle peut, mais ce qu'elle doit toujours faire, sous peine pour nous d'agir déraisonnablement. Le ferme bon sens français et chrétien de Mgr Gay ne se serait pas accommodé des théories mises à la mode par un subjectivisme sentimental qui ne tient nul compte de la réalité naturelle et historique.

Mais si la raison veut monter plus haut, si elle veut entrer dans la région métaphysique et transcendante du christianisme, à quels procédés aura-t-elle recours ? Jésus avant tout parle du monde invisible. Il révèle la vie intérieure de Dieu ; il explique son plan dans la production des créatures et assigne le but auquel, pour entrer dans les vues

de son créateur, toute créature doit tendre. Il montre le chemin pour y arriver. Chose étrange, il dit qu'il est lui-même ce chemin, et non seulement cela, mais la force qui fait qu'on y marche, et encore le terme lui-même auquel on aboutit. De tout cela, comment la raison peut-elle connaître ? Peut-elle en rien savoir avant qu'on le lui dise ? « Comment Dieu vit et s'occupe en lui-même ; son dessein final dans la création ; si le monde finira, et comment il finira, ce que nous devenons après la mort ; si nous restons de purs esprits ou si nos corps ressuscitent ; quelle sera la condition des justes, et quelle celle des méchants ; et quelle est vraiment la justice au regard de Dieu ; et si la nature actuelle est telle que Dieu l'a faite, ou si quelque chose l'a défaite ; et tout enfin ce qui regarde essentiellement Dieu et les rapports qu'il a voulu finalement entre lui et nous : comment la raison naturelle de l'homme, emprisonnée dans un coin de l'espace et du temps, le peut-elle savoir ? Interrogez-vous sincèrement, et dites-moi si, abstraction faite de la révélation chrétienne, votre raison individuelle vous en dit quelque chose. » Il n'est nul besoin ici d'entrer dans la question délicate de la puissance de la raison laissée à elle-même. Mettons que nous pouvons savoir naturellement

que Dieu existe, qu'il est le premier principe et la dernière fin, que le bien sera récompensé et le mal puni. «... Mais que vous dit votre raison sur les questions ci-dessus posées? Avouez qu'elle est muette, et la mienne l'est aussi, et celle du genre humain. Et si elle s'est tue sur cet ordre de choses avant la révélation, de bonne foi, comment, après la révélation, en jugera-t-elle absolument, comme de son domaine? Je comprends la raison humaine disciple d'une révélation divine ; il m'est impossible de l'en concevoir juge. »

Ainsi la raison, dès qu'elle reconnaît, comme elle le peut, le fait du surnaturel, doit aussitôt décliner sa compétence. Sans doute, la raison peut, elle doit même dire : « La vérité, de quel ordre qu'elle soit, ne peut pas se contredire elle-même, car, au fond, elle est une. Le surnaturel peut surpasser le naturel, mais non lui être radicalement contraire. Dieu ne peut se donner un démenti. Elle dit vrai quand elle dit cela. Aussi bien peut-on toujours prouver qu'aucun dogme surnaturel, encore qu'il l'écrase par l'immensité de ses proportions, ne va radicalement contre ses principes naturels. On ne dit pas que ses principes naturels sont faux ; on dit qu'ils sont insuffisants. On ne les nie pas ; on les subordonne. L'ordre ne détruit rien ; rien ne vit que

par lui. Dans la justice de la raison, ici, c'est, à l'égard de la parole révélatrice, l'attention silencieuse et le respect. « Les secrets de Dieu, dit saint Augustin, doivent nous rendre, non pas hostiles, mais attentifs. » Comme tout cela est dit simplement, clairement, droitement, sans recherches compliquées.

Comment, la raison se taisant, l'esprit humain pourra-t-il percevoir la vérité catholique, en tant qu'elle est absolument métaphysique et surnaturelle ? « Par un acte nouveau, le seul qui lui reste possible, et qui soit rationnellement en proportion de l'enseignement divin : par un acte de foi. J'entends cet acte par lequel l'esprit adhère à une vérité démontrée, dans son existence, quoique non exposée dans son essence : lumineuse à sa surface et ténébreuse dans son fond ; suffisamment témoignée pour qu'on doive la croire, insuffisamment expliquée pour qu'on la sache. » La foi est raisonnable, parce que ma raison me dit de croire ce qui est éminemment croyable. « La religion et le bon sens me défendent, avec le même empire, de faire un acte de foi si d'abord je n'ai fait un acte de raison ; ils m'interdisent de croire légèrement et sans preuves ; ils me blâment d'être crédule autant qu'ils me commandent d'être un croyant. »

Raisnable, la foi est avantageuse. Par elle je possède, imparfaitement il est vrai, mais réellement, une somme de vérités qui, sans elle, me resteraient à tout jamais inaccessibles. « Je ne perds pas une parcelle de mon domaine naturel, et j'ai entrée dans le domaine de Dieu. Mon esprit ne recule pas, il avance ; ma foi est un progrès et un profit. » Et ici le pénétrant apologiste montre admirablement comment la foi est une loi de la vie humaine ; aucune société n'est possible sans la foi ; et il conclut : « Si la foi de l'enfant à son père, de l'écolier à son maître, est la condition absolue de son éducation ; si cette éducation, c'est-à-dire cette élévation successive de l'intelligence du disciple jusqu'à l'intelligence de celui qui enseigne, est la condition absolue de son niveau intellectuel et scientifique avec son précepteur et de son installation au rang des hommes faits, trouverons-nous étrange que la foi divine soit, pour l'enfant et le disciple de Dieu, la condition absolue de son éducation divine, et que cette éducation divine soit, à son tour, l'irrémissible condition de sa proportion avec la divinité, de son admission, de son installation dans la vérité, de cette déification véritable que nous appelons le salut, — c'est-à-dire, suivant la vigoureuse signification du mot, la *santé*, c'est-à-

dire encore l'harmonie qui, dans l'être, résulte d'un ordre parfait ; l'intégrité, la perfection et la plénitude de la vie. Si l'enfant ne devient homme que pour avoir cru l'homme, comment l'homme deviendra-t-il Dieu sans avoir cru Dieu ? »

« ... Voilà ce que j'avais à vous dire de plus important, touchant cette opération principale de notre esprit qui s'appelle la foi divine et qui correspond, en ce monde, au côté le plus sublime, au côté éternel du christianisme ; le seul, par conséquent, qui doit finalement rester, non plus comme objet de croyance surnaturelle, mais de vision surnaturelle. Vous voyez quelle place légitime et nécessaire tient la foi dans cette ascension merveilleuse de l'homme vers Dieu, que le christianisme et la raison proclament la loi de votre vie... »

De tout ce qui a été dit, il est extrêmement aisé de déduire la vraie méthode de démonstration catholique. Cette méthode est très simple, et découle naturellement de la nature même de la vérité qu'elle doit démontrer. « Elle consiste à prouver historiquement les faits évangéliques, à en conclure logiquement la divinité de Jésus-Christ, enseignée formellement par Jésus-Christ lui-même, et sans laquelle, d'ailleurs, le christianisme n'est qu'un non-sens ; — ceci fait,

démontrer qu'il est raisonnable de croire entièrement, aveuglément (mais pas un aveuglement très rationnel), les affirmations, quelles qu'elles soient, de ce Jésus, déclinant, au nom même de la raison, la compétence de la raison quant à leur appréciation intrinsèque. » Et je trouve ici une page décisive au sujet de l'apologétique qui va directement à l'encontre des méthodes mises en honneur par certains esprits que ne peut pas satisfaire la simplicité traditionnelle.

« Toute question catholique se réduit donc à ces termes : Jésus-Christ a-t-il été ceci et cela ? S'est-il déclaré Dieu en prouvant qu'il l'était ? — A-t-il dit ceci ou cela ? — Son dire se vérifie comme tout fait historique, et sans comparaison, plus aisément que tout autre, à cause des monuments incontestablement plus nombreux et de la tradition ininterrompue de l'Église. Maintenant si Jésus-Christ l'a dit, peu importe que cela m'étonne et même, au premier abord, me révolte... Jamais les difficultés, qu'après coup soulève une vérité certainement possédée et légitimement acquise, ne sont une raison de renoncer à cette vérité. De ce que je suis étonné d'une affirmation de Jésus-Christ, de ce que cette affirmation m'écrase par sa disproportion avec mon esprit, il n'en reste pas moins,

d'abord, rationnellement prouvé qu'il est Dieu. Je crois à son enseignement, mais ce n'est pas sur son enseignement que d'abord se fonde ma croyance, encore que, regardant cette doctrine dans son ensemble, j'y voie la divinité éclater en mille endroits et transpirer partout. Je fonde ma foi sur les œuvres publiques de Jésus : sur les malades guéris au seul attouchement de sa robe, sur les tempêtes apaisées d'un seul mot, sur les foules de cinq mille hommes rassasiées avec cinq pains d'orge et deux poissons, sur les morts ressuscités..., et le reste qui est tout semblable. Je tiens donc légitimement, je tiens de tout le droit et de toute la force de ma raison cette vérité fondamentale qu'il est Dieu. Qu'après cela, m'étant fait son disciple et m'étant livré à lui comme je le devais, il me mène sur des cimes où je me sens pris de vertige, je ne lâcherai pourtant pas sa main infallible et je ne reviendrai point sur mes pas. Oui, sur sa foi, j'irai où il voudra, et plutôt que de m'étonner d'être conduit par lui dans des hauteurs étourdissantes, j'y verrai une confirmation de sa divinité, et j'y puiserai une nouvelle confiance. »

Mgr-Gay a donc parfaitement raison lorsqu'il conclut : « Voilà donc la vraie méthode de démonstration catholique. » Mais, s'il fait sa

part, et sa légitime part, au raisonnement, au témoignage historique il n'est pas pour cela un pur *intellectualiste*, suivant la terminologie à la mode. Il sait la large part que, dans cette préparation à la foi, tiennent les dispositions intérieures de l'âme, et dans quel état moral doit se placer un homme qui veut se rendre capable de la vérité.

La première de ces dispositions, c'est l'équité intérieure qui fait que l'on s'avoue à soi-même et que l'on confesse la vérité dès qu'elle apparaît, « sans chercher s'il n'y a pas dans l'arsenal des souvenirs ou dans les profondeurs d'une dialectique subtile quelques nuages à l'aide desquels on pourrait se voiler à soi-même la bienfaisante apparition. »

Viennent ensuite l'étude et la réflexion. « Si l'intelligence la plus puissante ne peut arriver, sans étude et sans réflexion, à posséder une science naturelle quelconque, combien serait il injuste de croire qu'on peut s'en passer dans l'acquisition de la science divine. »

Troisième disposition : l'humilité. « J'entends surtout, par là, une reconnaissance et une acceptation paisible des bornes naturelles de nos facultés spirituelles : bornes visiblement fort rapprochées par rapport à ce champ de la vérité

qui est infini. La connaissance de cette exacte vue est que nous ne nous portions pas aux choses relevées avec une allure de conquérant et de juge, mais avec une démarche d'indigent et de disciple. C'est une suite et une preuve du désordre naturel qui est en nous, que cette disposition d'humilité écolière qui nous est si habituelle quand nous abordons un chimiste ou un mathématicien, pour apprendre leur science, fait si extraordinairement rare chez les personnes étrangères au christianisme quand elles traitent avec un docteur en religion ou lisent un livre de doctrine chrétienne. Est-ce raisonnable ou déraisonnable ? Il serait assurément plus régulier d'aborder d'un esprit fier celui qui, après tout, ne nous enseigne que des vérités dont notre raison restera le juge, que d'aborder avec hauteur celui dont la science est essentiellement toute divine, puisque c'est Dieu qui en est l'objet. Soyons vrais ; nous sommes, au fond, très indigents et très faibles ; nous le sommes tous ; tous nous ignorons beaucoup ; tous nous sommes infirmes pour apprendre, et, à mesure qu'ayant plus appris, nous savons davantage, ce progrès dans la vérité est toujours un progrès dans l'humilité. Plus on sait de choses, plus on connaît qu'on en ignore, et à quel prix on sait le

peu qu'on sait ! C'est pourquoi on voit toujours les vrais savants être fort humbles et réservés dans leurs dires, tandis que, si vous rencontrez (et qui n'en rencontre ?) un homme frondeur d'esprit et tranchant de discours, vous pouvez tenir pour certain qu'il sait peu de chose et qu'il le sait très mal. »

De cette conviction si raisonnable de notre misère intérieure, un autre sentiment doit sortir par rapport à la vérité : le sentiment et, par suite, l'acte de la prière.

La vérité religieuse n'est pas une pure abstraction ; dans son fond, c'est Dieu. « La religion chrétienne n'est autre chose que la conception éternelle, la science très parfaite que Dieu a de lui-même et de tous ses rapports avec ses chères créatures. Dieu est le seul inventeur, le seul révélateur, le seul propagateur de cette science toute personnelle à lui. Et, même alors qu'il se sert, comme souvent, d'un langage humain et d'une bouche humaine, pour dire ses admirables pensées intérieures, non seulement c'est lui qui a confié d'abord ces pensées à ce docteur, mais c'est lui seul qui, s'écoulant dans l'âme, comme dit saint Thomas, par une ineffable influence, l'attire et le pousse à l'adhésion. »

Il faut donc invoquer la vérité qu'on veut

connaître et la prier de se faire connaître. Rien n'est plus justifié. C'est une des raisons qui rendent le christianisme accessible à tous : la foi étant promise à la prière et la raison autorisant, commandant la prière. « N'est-elle pas usuelle parmi les hommes ? Quel disciple ne prie son maître de l'instruire ? Si la science n'était pas distincte du maître, le disciple prierait la science. Or, c'est ce qui arrive dans la science divine : la science et le savant, le savant et le maître, c'est Dieu. — Il faut donc prier et attirer le regard de la vérité sur vous par l'aveu intérieur fait à elle de votre impuissance à la pénétrer si elle ne se découvre, par un désir ardent de la pénétrer; j'ajoute par une confiance filiale d'être entendu et exaucé : d'être entendu, car Dieu n'est loin de personne, et il est particulièrement proche de ceux qui prient, — d'être exaucé, car Dieu est infiniment bon, ou plutôt il est la bonté même, et il a plus de désir de se montrer à nous que nous n'en avons de le voir, encore que le voir soit toute notre félicité. »

Il faut donc prier. Et ici l'apologiste, aussi pieux que savant, donne un touchant commentaire du *Pater*, merveilleusement approprié à l'état de l'âme qui recherche sincèrement la vérité, et il finit par ces mots vraiment à la

Pascal : « L'homme ne s'abaisse jamais devant Dieu qu'il ne grandisse spirituellement ; et croyez-moi quand je vous dis ceci : beaucoup de choses se comprennent à genoux, qui ne se voient même pas quand on est haut et droit. J'aurais là-dessus beaucoup de choses à vous dire... et je prie Dieu moi-même, le Dieu que j'ai prié à genoux, avant d'écrire et bien souvent en écrivant, de vous dire lui-même au cœur ce que je suis forcé d'omettre. »

La vérité et la justice demandent enfin, comme préparation à la vérité, que l'on établisse dans son cœur une sincère et courageuse disposition, non pas seulement de confesser la vérité chrétienne, mais de l'embrasser pratiquement, dès qu'on l'aura théoriquement reconnue..... « Rappelez-vous ce que je vous ai dit : à savoir que le catholicisme avait eu, de tout temps, cette prétention et le succès de devenir histoire et de s'incarner dans la vie des nations. Il ne tend pas moins à entrer dans la vie des individus. C'est une doctrine pratique que le catholicisme ; et s'il ne l'était pas, il ne serait pas la vérité divine. Le divin est souverain ou il ne l'est pas. La vraie religion veut le tout de l'homme dans le temps, parce qu'elle y a droit et qu'elle est en mesure de donner à l'homme le tout de Dieu

dans l'éternité. Si le christianisme n'était qu'un système, j'ai cette pensée qu'il serait embrassé par tous ; mais il est une manière de vie publique et privée, et c'est là sa difficulté. C'est là sa gloire aussi et le sceau de sa divinité ! La difficulté pratique du christianisme n'est pas pour les instincts du cœur, elle est, au contraire, un attrait pour les nobles âmes. Cela s'est toujours vu. La lumière que la foi nous donne sur les infinies perfections de Dieu et sur les inénarrables puissances de son amour pour l'homme crée en l'âme une sorte de passion sacrée de se dévouer à Dieu, pour répondre comme elle peut à son dévouement. C'est cette passion qui a fait les martyrs, et qui fait tous les généreux chrétiens. »

Cette belle lettre fut, à près d'un an de distance, suivie d'une autre lettre qui revient sur quelques points traités dans la première et qui appuie particulièrement sur la nécessité de la préparation morale. A diverses reprises, Mgr Gay promet à son ami d'entrer plus tard, à loisir, dans les difficultés particulières qui l'embarrassent. Les pressantes invitations de l'homme de Dieu ont-elles amené rapidement la conversion d'une âme qui paraît avoir été d'une très noble nature, ou cette partie annoncée de la correspondance n'a-

t-elle pas été conservée ? Le fait est que nous ne trouvons rien qui montre l'achèvement du plan d'abord esquissé.

Mais ce qui est resté suffit pour révéler en Mgr Gay un apologiste de premier ordre : science étendue, méthode lucide, exposition logique, pressante, émue, tout y est, et, on peut le dire, dans chaque phrase respire cet amour passionné de Jésus-Christ et des âmes qui fut l'inspiration de toute sa vie ; ces pages en sont toutes baignées, et je suis assuré qu'aujourd'hui encore, beaucoup d'âmes, retenues loin de la vérité, auraient tout profit à se baigner dans cette lumineuse et chaude atmosphère.

III

CHANGEMENT DE VIE. — LE SÉJOUR A POITIERS. —
LE DIRECTEUR. — ÉCRITS MYSTIQUES. — TRAVAUX
THÉOLOGIQUES.

L'abbé Gay était encore incertain de sa voie. En 1856, il écrivait à Mgr Pie, qui venait de lui faire des ouvertures très flatteuses pour son avenir : « Je ne sais en vérité ce que Dieu décidera de moi. Tout en étant en paix, j'ai le sentiment qu'au point de ma vie où j'en suis, quelque chose va modifier ma position. Je suis comme un homme en voyage et qui est arrivé à un carrefour ; il s'arrête pour voir l'écriteau de chaque route. J'attends que la main de Dieu me désigne la mienne, ce qui n'est point attendre un miracle, mais une de ces indications authentiques qui, par leur exacte correspondance avec l'attrait de grâce intérieur, produisent dans l'âme la certitude morale qu'elles montrent vraiment la volonté de Dieu. Quoi que ce soit, je suis décidé à le

faire ; mais j'ai beau me tourner et me retourner, je retombe toujours à ce pressentiment que j'aurai le bonheur de mourir pauvre, obéissant et servant notre sainte mère l'Église dans une congrégation religieuse. »

Ce pressentiment de Mgr Gay ne devait pas se réaliser. Sa rencontre, à Niort, où il avait été appelé pour prêcher, avec le jeune et déjà illustre évêque de Poitiers, Mgr Pie, devait donner à sa vie sa nouvelle et définitive orientation. Celui-ci, qui était un grand connaisseur d'hommes, ayant entendu l'abbé Gay, s'étant entretenu avec lui à loisir, reconnut bientôt quels trésors de doctrine et de sainteté recélait l'âme du prédicateur, et il eut l'ambition de l'attacher à son Église pour placer sur le chandelier cette lumière trop cachée. Ceux qui ont eu le bonheur d'approcher de près Mgr Pie savent quel était l'attrait qu'exerçait son esprit, sa conversation intime, ses manières, toute sa personne : c'était un véritable séducteur. « Je ne sais, écrivait l'abbé Gay, si jamais j'ai rencontré dans le même homme tant de qualités charmantes et précieuses : on n'a pas plus de grâce ni de dignité, ni de simplicité, ni d'esprit. » Mgr Gay tomba sous le charme ; mais il n'était pas homme à suivre une impression, si sainte pût-elle paraître, sans la peser, sans la contrôler,

sans la soumettre dans la prière à un jugement reposé devant Dieu, et sans prendre l'avis de sages conseillers. Bien que son cœur fût gagné, il voulait agir suivant les règles de la prudence surnaturelle. Après une retraite où tout fut étudié, examiné sous le regard de Dieu, la lumière se fit pleinement, et sa résolution fut définitivement prise. Le 17 octobre 1856, l'abbé Gay écrit à Mgr Pie ces lignes d'une humilité charmante, et où l'on sent toute la profonde tendresse de son cœur : « Je ne sais pas l'utilité que vous tirerez de moi : je prie Dieu qu'il y en ait une et qu'elle soit aussi grande que vous pouvez l'espérer. Mais ce que je sais bien, c'est que vous trouverez toujours en moi une volonté très fervente de servir Dieu sous votre conduite, et de seconder votre zèle pour l'Église. Je m'estimerai trop heureux s'il m'est donné de vous épargner quelques peines et de vous aider dans l'accomplissement de vos vœux. Que dire de plus, Monseigneur ? Puisque Dieu l'a réglé ainsi, vous serez mon évêque et je serai votre prêtre ; je ne sais rien de plus éloquent. Et j'admire la bonté de Dieu d'avoir mis d'abord tant d'amitié pour moi dans un cœur où il avait résolu de placer sa sainte autorité sur moi. Croyez bien qu'il n'a pas laissé l'ouvrage à moitié et qu'il a rempli d'affection pour

vous le cœur qui va vous devoir l'obéissance. »

Ce changement de vie n'alla pas cependant sans sacrifices. L'abbé Gay quittait sa famille qu'il aimait tendrement, ce grand diocèse de Paris, où il avait toujours vécu, où il avait été ordonné, où il avait exercé le saint ministère et où il laissait de précieuses affections. Dans une lettre à Mgr Pie, il s'abandonne à une effusion qui nous révèle toute la beauté et toute la bonté de son cœur. « Me voilà donc tout vôtre, Monseigneur. Je ne le dis pas sans émotion ; le dernier mot des choses a toujours quelque chose de solennel. Certes, je ne regarde pas derrière moi : mais vous ne m'en voudrez pas de sentir ce que je laisse et d'éprouver un peu d'effroi d'une vie nouvelle où de plus grandes responsabilités pèseront sur mon âme, où mes devoirs seront plus étendus et où, vous excepté, Monseigneur, je n'aurai plus d'amis près de moi. Vous m'en voudrez plusieurs, je le sais, et peut-être le bon Dieu daignera-t-il m'en faire là-bas. Mais enfin, j'en quitte qui me sont bien dévoués, et ceux-là ne se trouvent pas tous les jours. »

Ce lui fut aussi une grande tristesse à cette heure, que de voir sa détermination mal comprise du P. Lacordaire, qui lui écrivit à ce propos une lettre « d'étonnement mêlé de regret », où il

« déplorait de voir son jeune ami se rendre ainsi solidaire d'une école qu'il tenait pour égarée et funeste ». La longue réponse de l'abbé Gay, qui remet toutes choses au point, est un modèle de droiture, de fermeté simple, de courtoise, respectueuse et filiale déférence : « Il... y a deux choses ici : une solidarité que je n'accepte pas, du moins dans le sens où je crois que vous l'entendez, puis un changement que vous soupçonnez dans mon esprit sur un certain nombre de questions et ce changement est très réel.

« Il faut nommer tout droit les choses par leur nom... L'école dont vous voulez parler, c'est l'*Univers*. L'*Univers* n'est qu'un journal rédigé par des laïques, et je n'accorde pas qu'un journal, quel qu'il soit et pour utile que soit sa mission, devienne jamais pour nous un nouveau *lieu théologique*. Pour ma part, j'ai pris et je continuerai de prendre ailleurs les principes de mes convictions et les règles de ma conduite. Je ne me sens donc pas du tout solidaire d'un journal polémique, mais uniquement de la sainte Église. » Et venant à Mgr Pie, il trace de l'illustre évêque un portrait que mes souvenirs personnels me permettent de reconnaître pour très fidèle et que j'aime à reproduire ici : car il est de nature à redresser le jugement de certains qui s'obstinent encore à

voir dans l'évêque de Poitiers un esprit absolu, hautain, intraitable, intransigeant : « Personne moins que lui n'est l'homme d'une école ou d'un parti. Depuis plus d'un an, je le vois tous les jours et de très près ; je vous déclare que je n'ai peut-être pas encore rencontré d'homme dont l'esprit relevât plus directement de l'esprit de la sainte Église ; qui à cause de cela et de toute manière fût plus indépendant ; qui agit moins par des vues humaines ; qui, très ferme sur les principes, fût dans l'application plus discret et plus doux ; qui, très peu démocrate en théorie, fût, dans le gouvernement, plus modéré, plus bénin et plus paternel : qui, en somme, eût moins les défauts qui caractérisent, ou plutôt qui font les hommes de parti. Laissez-moi croire que, si vous le connaissiez comme moi, vous le jugeriez aussi comme moi. Il a ses vues sur plusieurs choses ; il croit très assurément qu'elles sont vraies, puisqu'il s'y tient ; il est, par caractère et par vertu, très disposé à la déférence pour les jugements d'autrui, dès qu'on lui en démontre la supériorité sur les siens. D'autres esprits, d'ailleurs excellents, ont des vues opposées : ce n'est pas une raison pour que les uns se brouillent avec les autres, et il faut pourtant bien admettre que chacun a la liberté, dans tout cet ordre de ques-

tions laissées à nos disputes, et qu'on peut différer de sentiment sans devenir amer pour ceux avec qui on diffère. » L'amertume ! Je ne sais pas un sentiment qui ait jamais été aussi étranger à la belle, je puis dire à l'exquise nature de Mgr Gay.

Il explique maintenant l'évolution de son esprit, et il y a là des renseignements utiles sur sa vie intime, mais aussi sur le mouvement des esprits à cette époque : « Quant à un changement dans mes idées sur les points débattus entre ceux qu'on appelle libéraux et ceux que je ne sais pas désigner par un nom propre, mais qui n'épousent pas les idées libérales, il est très vrai que les dix dernières années ont grandement et heureusement, j'espère, modifié mes pensées. Si je puis parler de mes traditions domestiques, elles étaient certainement libérales : hélas ! aussi libérales que peu chrétiennes ! Mon éducation tout universitaire n'était pas faite pour changer cela, et comme on ne peut nier qu'il n'y ait, dans ces idées, quelque chose de généreux qui va à la jeunesse, converti à vingt ans, livré sans discrétion au mouvement de mon temps, dans ces premières années de ma conversion, forcé même ensuite, par ma mauvaise santé, de faire presque en dehors du séminaire mes études théologiques, mal instruit des choses

de l'Église, absolument ignorant du droit canonique, je suis resté, de la meilleure foi du monde, dans des pensées qui séduisaient mon cœur et que ne condamnait pas mon esprit. C'est l'époque où vous m'avez vu, mon cher Père, et vraiment, ni vous ne vous êtes trompé, ni, Dieu merci, je ne vous ai trompé.

« En 1849, la Providence me ménagea une cohabitation avec d'excellents prêtres, beaucoup meilleurs que moi, et beaucoup plus instruits. Nos âmes étaient trop données à Dieu pour que la différence des idées pût empêcher l'union des cœurs. Presque seul de mon bord, je discutais d'autant plus avec mes amis, qu'ils étaient mes amis. Mais ces conversations, les réflexions qu'elles amenèrent, les études auxquelles elles me conduisirent, commencèrent à me donner, sur mes sentiments précédents, les doutes les plus graves ; et en me rendant compte peu à peu de la tradition de l'Église sur ces matières controversées, j'acquis la conviction que j'étais dans l'erreur.

« De 1850 à 1855, tout ce que j'ai lu, entendu et vu m'a confirmé dans ce retour ; et quand l'évêque de Poitiers me fit, pour venir près de lui, les premières ouvertures sérieuses, il me trouva avec lui (sauf certaines nuances dans

l'ordre purement politique) dans une communauté d'idées et d'affections complète... »

L'abbé Gay termine cette belle lettre par ces paroles où respirent toute la noblesse de son âme, toute la tendresse de son cœur : ... « Encore moins ces divergences peuvent-elles diminuer la vénération, l'affection profonde et (je le dis en m'adressant surtout au bien-aimé prédicateur de Notre-Dame) la gratitude que j'ai pour vous. Lorsque j'étais encore bien jeune, vous m'avez, comme nul autre, parlé de Jésus-Christ ; vous m'avez fait aimer Jésus-Christ. Plus tard, vous avez fait bien plus : vous m'avez mis à même de voir comment vous aimiez Jésus-Christ. C'est un bienfait incomparable, et je ne l'oublierai jamais. Aussi, mon bien cher Père, prié-je pour vous du meilleur de mon cœur, et je tâcherai de le faire mieux encore, maintenant que j'apprends votre réélection comme Provincial de France. Vos épaules sont faites aux grandes charges et votre cœur est digne de les porter ; cependant, c'est un bien lourd fardeau qui vous incombe. Que la sainte grâce de Jésus-Christ vous l'allège et que son Saint-Esprit vous conduise en toutes choses, pour sa gloire, pour le bien de la sainte Église et pour votre propre bonheur. Je ne sais s'il y a dans mon âme un vœu plus ar-

dent ; il n'y en a pas de plus sincère... (1). »

Ces nobles âmes si bien faites pour s'entendre, séparées par des vues différentes, devaient suivre désormais des voies trop éloignées pour que la rencontre pût se faire dans l'unité d'une même pensée. Sans doute, l'affection, la reconnaissance, la sympathie, restaient ; mais, comme l'a très bien fait remarquer Mgr Gay, un homme, un enfant de Dieu, un prêtre, ne peut pas se gouverner ici-bas par le seul fait de ses sympathies ou de ses antipathies personnelles.

Nous touchons au point culminant de la vie de Mgr Gay, à son séjour à Poitiers auprès du successeur de saint Hilaire ; nous allons l'y voir développer ses saintes qualités de docteur et de conducteur des âmes.

Le 12 juin 1857, l'abbé Gay se fixa à Poitiers. Là, à deux pas de l'évêché, dans l'ombre de la cathédrale, au milieu de l'un des quartiers les plus paisibles de la vieille ville, peuplée de couvents, de chapelles, de maisons antiques, dans son modeste et tranquille logis de la rue Saint-Fortunat, s'écoulèrent de longues, douces, heureuses et fécondes années.

L'évêque, après lui avoir donné des lettres de

(1) *Correspondance*, t. I, p. 218.

vicaire général, le nomma, dès que l'occasion se présenta, chanoine de sa cathédrale. Sa vie se partageait entre la prière, le travail, les visites aux communautés religieuses dont il était le supérieur et le père, quelques relations avec ceux qu'attirèrent et retinrent bientôt autour de lui le charme de ses vertus, l'autorité de ses conseils, la bonne grâce de son accueil. A la belle saison, il aimait à passer quelques semaines auprès de sa sœur, à Trasforêt, campagne à quelques lieues de Limoges, dans un site merveilleux, qui rappelait les verdoyants et mélancoliques paysages de l'Écosse. C'était là le rendez-vous de la famille et aussi d'une société de choix : « prêtres de distinction, artistes, écrivains, moines, évêques même, attirés par l'hospitalier et religieux accueil de M. et de M^{me} Pouquet. C'est là que cette sœur menait, près de son digne mari, une vie de piété, d'intelligence, de bon exemple, de bonnes œuvres. C'est donc là que lui arrivaient les lettres de son frère, lettres nombreuses, graves et douces, toujours les mêmes, jamais semblables, qui la consolent, la raniment, la gourmandent, l'égaient, la calment ou l'instruisent, sous mille formes diverses, suivant la diversité de ses états d'âme et de ses besoins. Elles sont d'une beauté unique. J'ai cherché dans l'antiquité chrétienne l'exemple

d'une correspondance de ce caractère entre frère et sœur ; je ne l'ai pas trouvé (1)... » Trasforêt, avec ses hôtes et leurs entretiens tour à tour gracieux et élevés, simples et profonds, m'a souvent rappelé le Cassiciacum immortalisé par les conversations d'Augustin et de ses amis.

Nous devons aux lettres de l'abbé Gay de nous faire connaître de plus près Mgr Pie et de nous le faire mieux aimer. La dignité, la noblesse, la grandeur de l'évêque, nul d'entre ceux qui ont quelque souvenir des luttes de l'illustre prélat pour l'Église et le Pape ne l'ignore. L'abbé Gay, en nous introduisant dans sa vie intime, nous montre combien il était bon : « Non seulement, écrit-il, ces épreuves le grandissent, mais elles le rendent bon, très bon. C'est un vrai enfant de Dieu, visiblement bien cher à son Père. » Une autre fois, il raconte l'émotion de ce grand cœur de Pontife, un jour qu'à l'ouverture d'une retraite ecclésiastique, il entretenait ses prêtres des douleurs de l'Église : « Les larmes lui montaient aux yeux ; c'est à peine s'il peut continuer le discours. Après cela, me prenant à part dans sa chambre, il me dit : « Je ne sais pas ce que j'ai d'être ainsi poussé aux larmes, depuis

(1) *Correspondance de Mgr Gay*, précédée d'une introduction de Mgr Baunard, p. x.

quelques jours. Je ne puis plus penser de sang-froid à ce pauvre Pape : et vraiment je ne vis plus. » Qu'on ne pense pas que la tendre affection de l'abbé Gay pour son évêque égarât son jugement ou le poussât à la flatterie : en une circonstance grave, croyant s'apercevoir qu'une fausse manœuvre est de nature à compromettre le grand nom de son chef, qui n'avait d'égale à la promptitude et à la fermeté de son coup d'œil, qu'une merveilleuse dextérité et souplesse dans la tactique, il l'avertit simplement et le ramène à reprendre position sur le terrain qu'indiquent le courage et l'honneur. « C'est pour le bien de son âme que Dieu l'a permis, écrit-il. La gloire venait de tous côtés à cet admirable prélat. Je ne suis donc pas étonné que Notre-Seigneur, qui l'aime tant, y ait mêlé un petit grain d'humiliation. »

L'abbé Gay eut la joie de souffrir pour celui qu'il aimait d'une si noble affection. Invité à prêcher le carême à Rome, dans notre église nationale de Saint-Louis-des-Français, il se vit évincé par notre gouvernement : sottise tracasserie à l'égard du grand vicaire d'un évêque aussi mal famé que celui de Poitiers. L'évêque sut, suivant sa manière, le dédommager délicatement : il l'envoya gracieusement le représenter, l'année suivante, en juin 1862, aux fêtes de canonisation

qui rassemblèrent à Rome trois cents évêques. Pie IX apparut à l'abbé Gay, dans ces fêtes, comme une vision, ou, comme il s'exprime lui-même, comme « un sacrement de Jésus ». — « Je me sentais les pieds sur le seuil de la patrie », dit-il encore.

Poitiers devint donc le séjour habituel de l'abbé Gay. L'évêque, « docteur dans l'Église, plus peut-être qu'aucun autre évêque de ce temps-là », mit à contribution la science de son docte et saint ami. Mgr Pie était, comme il aimait lui-même à le dire, « homme d'Église », l'abbé Gay avait supérieurement le « sens de Jésus-Christ » : dissemblables par beaucoup de leurs qualités et de leurs dons naturels, ils étaient unis dans une même intelligence des besoins de leur temps et un même amour de l'Église de Dieu. En 1855, l'évêque l'emmène comme son théologien au concile provincial de Périgueux. Plus tard, au concile d'Agen, il est chargé de l'exposé des principales erreurs contemporaines qui devaient y recevoir leur condamnation. C'est lui qui reçoit la mission de répondre aux récriminations de Jean Reynaud, le brillant et dangeureux auteur de *Terre et Ciel*, condamné à Périgueux. Son évêque lui confie la rédaction d'un mémoire latin sur le naturalisme, demandé et « avidement attendu » par Pie IX :

« Priez Dieu, écrit alors Mgr Gay, qu'il mette sa grâce dans cette goutte d'eau que l'obéissance me fait envoyer à l'Océan. » La trace de la pensée de l'abbé Gay, la marque de sa main, se retrouvent dans les œuvres les plus notables du grand évêque, dont les *Instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent* resteront parmi les plus beaux monuments du zèle épiscopal et de la science théologique. On le voit, sur l'invitation de l'évêque, s'occuper d'un travail relatif à Renan, et c'est à ce propos qu'il fait cette belle réflexion : « Rien n'attache à sa foi comme de pareilles lectures ; on n'apprécie Jésus-Christ que quand on voit les ruines que fait son absence ; et peut-être qu'on ne l'aimerait jamais assez, si on ne l'entendait pas ainsi blasphémer. » Il se prépare ainsi à son rôle de consultant au concile du Vatican ; il soutient le nouvel Hilaire dans toutes ses luttes contre les erreurs du naturalisme et contre les persécutions mesquines du gouvernement impérial, ce qui ne l'empêche pas de diriger de près, et avec quelle sollicitude ! les diverses communautés dont il est le père ou le fondateur, de conduire vers les plus hauts sommets de la vie chrétienne les âmes qu'attirent sa sainteté et la sagesse de ses conseils, et encore de faire entendre sa voix, non seule-

ment dans la ville épiscopale, mais aussi dans les grandes chaires de Bordeaux et de Nantes.

Ce serait une erreur de voir uniquement dans Mgr Gay le « directeur » ; il l'a été sans doute, et d'une façon éminente, et je ne sais si quelqu'un, à notre époque, a mieux compris et rempli cet office délicat avec plus de sens surnaturel, plus de mesure, plus de discrétion, un respect plus grand des desseins de Dieu et de la dignité d'âmes raisonnables, libres, baptisées. Mais il a été avant tout « docteur » ; docteur, il l'est dans ses causeries intimes et dans ses lettres, — avec quelle grâce, avec quel charme ! — il l'est surtout dans ce qui fut l'œuvre capitale de sa vie, dans son livre sur *la Vie et les Vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*. Dans ses sermons, l'on trouve à l'état de germe très développé la doctrine de ces admirables traités, et elle circule à pleine sève dans les diverses productions qui les suivirent, et qui n'en sont que des commentaires appropriés à différentes catégories d'âmes. Dans cet ouvrage magnifique, qui place Mgr Gay au premier rang non seulement des écrivains mystiques, — ce serait dire trop peu, — mais des vrais théologiens et des docteurs, ce qui domine tout, ce qui réunit toutes les parties dans une synthèse puissante, ce qui enveloppe tout d'une

claire et chaude lumière, c'est la grande idée de Jésus-Christ principe, moyen et fin, idéal du chrétien, et divine réalité qui communique la vie par la communion à ses états et à ses mystères. Laissons l'auteur s'expliquer lui-même :

« Ce que nous avons cherché par-dessus tout, c'est à rendre Jésus-Christ présent dans toutes les parties de ce livre. Nous voudrions très ardemment que le mot, la substance et comme le tout de ce livre fût uniquement Jésus-Christ. La personne de Jésus ne doit jamais être isolée de sa doctrine. Si tout est vie dans sa doctrine, c'est qu'elle émane de lui qui est la vie, et que par les saintes paroles qu'il prononce, les préceptes qu'il établit, les conseils qu'il suggère, les attraites qu'il déploie, les avances qu'il fait, les secours qu'il présente et les gages qu'il donne, il ne tend qu'à communiquer la vie à ses bien-aimées créatures..... On ne saurait trop le redire, la fin de toute loi morale, de tous nos devoirs, par conséquent la fin de nos travaux, de nos progrès, la somme de notre perfection et de notre sainteté, c'est notre union vivante avec Jésus (1). »

La doctrine de l'abbé Gay est élevée, mais elle est pratique, ce qui ne veut pas dire terre à terre,

(1) *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, 5^e édition, in-12. Oudin. Préface, p. XLII.

sans rapport avec les principes d'où découle l'action. Écoutons-le encore, car ceci est d'importance : « Cet ouvrage montre le christianisme sous son aspect *pratique*. C'est justement pourquoi nous nous sommes continuellement appliqué à fonder sur le *dogme* les préceptes que nous proposons, les affections que nous cherchions à exciter, et toutes les directions que nous nous efforcions d'imprimer à la conduite... Rien n'est sûrement et efficacement *pratique*, s'il n'est très solidement et de tout point assis sur la *doctrine*. Dans bon nombre de livres spirituels, on a trop séparé, selon nous, la théologie dogmatique de la théologie ascétique ou mystique. Ce n'a été qu'un détriment et pour les livres et pour les âmes. La mystique n'est et ne peut être qu'un fruit, la dogmatique en est la sève naturelle et indispensable (1). » Il y a là une très utile leçon à retenir.

Le livre, longtemps médité, enseigné et *vécu* avant d'être écrit, était tout d'abord destiné aux personnes vivant dans l'état religieux. Mais la pensée de l'auteur dépassait de beaucoup ce cercle un peu restreint : elle allait aux prêtres, aux âmes de toutes les conditions et de toutes les vocations, attirées vers une vie plus pleinement

(1) *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, p. LXL.

chrétienne ; et, ajoutait le pieux écrivain : « Supposé qu'ils daignassent le lire, serait-il inutile aux mondains, aux asservis, aux irréfléchis, aux incrédules, à tant de cœurs qui ne sont séduits par les faux biens que parce qu'ils ignorent les véritables, à tant d'esprits qui ne demeurent dans les ténèbres que parce que les rayons d'une certaine lumière ne les ont jamais frappés ? Il nous semble que non. La réponse à nos objections, la solution de nos difficultés les plus graves, se trouve si souvent dans la simple exposition de cette harmonie divine et humaine qui se nomme le christianisme ! Tant de clartés échappent du sanctuaire, des clartés qui n'illuminent pas seulement les nefs du temple, mais même ses parvis et jusqu'aux places publiques qui les précèdent (1). »

Comme tout cela est vrai ! Et quel juste sentiment d'un *état d'âme* devenu fréquent de nos jours, et qui commande à l'*apologétique* une forme, sinon nouvelle, du moins quelque peu rajeunie ! Avec combien de raison Mgr Gay parle autre part « de l'impérieux besoin qu'ont les âmes de trouver, de connaître et de posséder Jésus-Christ : cette faim divine est de tous les siècles. Les illusions, les égarements et les mal-

1) *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, p. xxxv.

heurs du nôtre sont pour la rendre plus pressante, au moins parmi les âmes fidèles ; et même en dehors des fidèles, combien qui sans le savoir n'ont faim que de Jésus-Christ? Il y en a, et beaucoup jusque dans cette foule insensée qui le blasphème et le persécute. » Je ne crois pas, par exemple, qu'un incroyant de bonne foi puisse lire sans être remué au meilleur de lui-même les beaux traités du saint évêque d'Anthédon sur « la chasteté », — une merveille de délicatesse et de poésie, — sur « la douleur », — une admirable philosophie religieuse, — et sur « la charité », — un trésor de psychologie fine et profonde, — sans se demander si la vérité et la vie ne sont pas dans cette religion qui donne à notre intelligence inquiète et à notre cœur tourmenté de si lumineuses explications et de si pleines réponses.

L'on peut, sans doute, faire ici et là à l'auteur des querelles, je ne dirai pas « d'allemand », mais de théologien un peu pointilleux. « Je m'attends un peu à être chicané, de-ci et de-là, par quelques théologiens exclusifs de telle ou telle école. J'ai passé droit mon chemin ou, du moins, je l'espère, appuyé sur la sainte Écriture et suivant pas à pas ce qui me semblait être Jésus-Christ. C'est un paradis sur la terre que de dire ses grandeurs et de faire voir qu'il est tout. »

L'ouvrage n'en reste pas moins une œuvre doctrinale hors de pair, et la forme y est digne du fond. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est la plénitude, et aussi peut-être — défaut contracté dans un commerce assidu avec saint Augustin — un trop grand amour de l'antithèse et de l'opposition des idées. « Cela me semble bien plein, plutôt trop que pas assez, avoue l'auteur dans une lettre à un vieil ami de toute sa vie, M. l'abbé Perdrau ; c'est mon défaut, vous le savez ; je ne vois pas comment mieux faire. » Et il ajoute avec raison : « Cependant je crois que c'est clair, et, si je ne me trompe, plus clair que la plupart des choses que j'ai vues écrites sur ce sujet. » Des esprits pour lesquels est clair cela seulement qui a la limpidité d'une eau sans profondeur, ont reproché à Mgr Gay d'être ardu à comprendre. Voilà ce que c'est que d'avoir négligé les mets substantiels et de s'être nourri de tant de livres fades et affadissants qui encombrent encore si malheureusement la littérature ecclésiastique ! Il se produit depuis quelque temps, à cet égard, une heureuse réaction à laquelle n'est pas resté étranger l'ouvrage dont nous parlons et qui est, comme le disait à bon droit l'auteur, « une vraie petite somme des mystères de Jésus-Christ et, partant, de l'ordre surnaturel ». Aussi bien, « si, comme

l'écrivait l'aimable et éloquent évêque de Genève, Mgr Mermillod, si parfois certains passages semblent d'abord difficiles à saisir, j'ose dire que même ce qu'on ne comprend pas tout de suite, on le sent. Je puis appliquer ici cette parole d'un paysan chrétien écoutant son évêque développer les grands mystères du christianisme et s'écriant : *L'âme entend*. Oui, l'âme entend, elle voit à travers ces pages la vie divine et humaine de Jésus, la vie chrétienne et catholique. » Ce que je disais plus haut des *Sermons*, je dois, à bien plus forte raison, le dire de ce beau livre : c'est pour les prêtres une mine d'une richesse vraiment inépuisable, et il n'y a qu'à souhaiter qu'ils s'appliquent à transformer cet or pur en menue et loyale monnaie.

Le succès fut immense et inespéré. Une sainte religieuse dont la cause est introduite à Rome, la vénérable mère du Bourg, lui avait dit autrefois : « Dieu sera glorifié par votre parole, sans doute, mais il sera surtout glorifié par votre plume. » La prédiction s'accomplissait d'une façon merveilleuse. Onze mille exemplaires écoulés en moins de dix-huit mois, des traductions en diverses langues, étaient le signe de la bénédiction de Dieu, en même temps qu'un fait consolant, qui prouvait à l'évidence quelle grande place tenait

encore Jésus-Christ dans ce monde si distrait et si égaré ! Les félicitations les moins banales, les approbations les plus sérieuses et les plus autorisées vinrent de toutes parts à l'auteur. Évêques illustres, maîtres en la doctrine chrétienne, ecclésiastiques ayant, à divers titres, qualité pour juger, apportèrent à l'envi le haut témoignage de leur admiration. Le vieux pontife de Tulle, Mgr Berteaud, écrivait « à son cher Charles » : Oh oui, votre lèvre a été caressée par le doigt du Verbe incarné... Votre plume a été chargée de paroles splendides : vous les avez semées heureusement dans vos beaux volumes. » Le jeune évêque de Mende, Mgr Saivet, trop tôt enlevé à l'Église de France, dont il promettait d'être un ornement choisi, disait : « C'est le plus beau livre de piété qui ait été fait dans notre siècle. » Jusque parmi nos frères séparés, un pasteur protestant dont les *Sermons* jouissent d'une réputation méritée, M. E. Bersier, louait publiquement, dans les colonnes du *Journal des Débats*, le prêtre catholique et son œuvre. Il y avait là, dans cet accord à déclarer que le livre avait mieux fait connaître Jésus-Christ et incliné les âmes à un plus grand amour pour lui, une consolation qui réjouissait le cœur si apostolique de l'abbé Gay. Il ne pouvait non plus se dissimuler que c'était un des

phénomènes et des symptômes rassurants de l'heure actuelle, qu'un livre de cette trempe eût pu se concilier le suffrage de tant de lecteurs appartenant aux conditions les plus diverses. Mais son humilité s'effrayait de tant d'éloges, et lorsqu'un écrivain catholique belge l'appelait le « François de Sales du XIX^e siècle », il s'écriait avec une touchante indignation : « C'est à hausser les épaules ! Et, de vrai, je ne suis pas digne d'essuyer la poussière des chaussures d'un tel homme. Mais Dieu sait tout et dira tout ce qu'il sait ; et alors ce sera la paix des esprits dans la vérité, et celle des âmes dans la justice. Mon Dieu, quel beau jour que celui-là (1) ! » Ce qui mit le comble à sa gratitude envers Dieu, et ce qui le confirma dans l'assurance qu'il avait bien parlé de Jésus-Christ, ce fut le bref élogieux que lui adressa le pape Pie IX.

Les productions subséquentes de Mgr Gay ne furent, nous l'avons déjà dit, qu'une continuation de ce qui restera son chef-d'œuvre. On distingue surtout ses deux volumes de *Conférences aux mères chrétiennes*. Le premier volume est une explication de la *Femme forte* qui, dit l'évêque de Poitiers, « n'a jamais eu, que je sache, au triple

(1) Lettre inédite.

point de vue de l'histoire, de la doctrine et de la morale, un si complet et si beau commentaire... Ce que cette suite de discours a de particulièrement remarquable, c'est la variété des tons et couleurs qui s'y succèdent et que le sujet comportait en effet. » Ceux qui se vouent à ce genre de ministère trouveront là de précieuses ressources. Nous nous permettons d'attirer leur attention sur une remarque importante du pieux apôtre dans sa Préface : « Nous n'avons pas donné grande place, en ces conférences, à la description et à la critique des mœurs *mondaines*... Il ne nous a jamais semblé que ces sortes de censures plus ou moins pittoresques eussent d'autres résultats bien marqués que de faire briller l'esprit de l'orateur ou de l'écrivain qui s'y risque, et d'égayer agréablement ceux qui l'entendent ou le lisent. Il ne s'agit pas pour nous d'égayer, mais de guérir... Le meilleur miroir à poser devant une âme mondaine ou même pécheresse ; le miroir qui la peut détromper et sauver, ce n'est pas celui qui lui représentera sa propre image, si laide qu'elle soit ; c'est celui où elle verra la sainte et ravissante image de Dieu, qui est le Christ Jésus Notre-Seigneur (1) ». Le second volume est consacré

(1) Préface, p. 21.

à l'étude successive des mystères de notre foi et des principales fêtes du christianisme. « La plupart de ces conférences sont autant de petits traités théologiques renfermant dans leur sobriété si pleine la doctrine des plus gros volumes. L'expression y est souvent hardie sans cesser d'être juste : juste en proportion même de cette hardiesse qui convient aux contemplateurs expérimentés des mystères divins. »

La série des œuvres de Mgr Gay se poursuit plus tard à Paris, par les *Élévations*, par les *Mystères du Rosaire*, par les *Instructions en forme de retraite*, et fut couronnée par les *Instructions pour les personnes du monde*, publiées peu après sa mort. La doctrine de ces onze volumes si pleins de choses, où se versait, sans être cependant épuisée, la calme et ardente activité de l'homme de Dieu, est partout la même : il n'a qu'une idée, un amour, un accent : Jésus-Christ, toujours Jésus-Christ.

IV

TRAVAUX POUR LE CONCILE DU VATICAN.

SÉJOUR A ROME.

La valeur doctrinale de l'abbé Gay était bien connue à Rome. Aussi le pape le désigna-t-il pour être un des théologiens consultants dans les congrégations préparatoires au concile. Cette distinction lui était un honneur, mais cela était aussi une lourde charge, et à bien des égards, comme le lui écrivait son évêque, elle lui apportait une croix. Cependant il n'hésita pas. Nous le retrouvons à Rome dans les premiers jours de 1868. Il en savoura de nouveau les délices : « Vous savez les joies de Rome, quand on y revient surtout, avait-il écrit quelques années auparavant à son ami l'abbé Perdrau : c'est l'avant-goût de la patrie, c'est plus que de la joie, c'est de la jubilation, tout vous sourit, tout vous accueille : c'est la mère qu'on retrouve : son lait, ses caresses, ses grands récits, sa haute sagesse, sa

beauté qui croît avec l'âge, sa tendresse qui ne vieillit jamais... » Presque dès son arrivée, il écrivait à sa sœur : « C'est toujours fête ici, les grâces y coulent plus encore que les fontaines, si nombreuses pourtant et si belles ! On évoque les siècles devant soi, ou plutôt on les trouve évoqués, et ils vous parlent encore. On touche à tous les points du monde et de l'histoire, parce que l'on est au centre d'où tout a rayonné et rayonnera jusqu'à la fin. » Et près d'un an après : « Je suis rentré dans cette chère ville comme si je ne l'avais pas quittée... A mesure que je vais, je subis son charme de plus en plus : il est inexprimable et, comme tout ce qui est divin, loin de s'épuiser avec le temps, il augmente toujours. Aux saines joies surnaturelles s'ajoute le plaisir, déjà fort élevé, d'une nature grande et belle, et d'un climat qui semble réaliser, en partie, le rêve que les poètes ont fait d'un printemps perpétuel... On ne se rassasie pas de contempler ces beaux spectacles qui se succèdent sans interruption et qui, si variés par la forme, demeurent égaux par la grâce et, le plus souvent par la majesté. » — Ceux qui aiment Rome, ceux qui en ont le sens et qui, éloignés d'elle depuis de longues années, en éprouvent comme la *nostalgie*, trouveront dans ces lignes un écho de leurs sentiments. Et

il ajoute cette remarque si sage à laquelle feront bien de prendre garde certains voyageurs, singulièrement prompts en leurs jugements : « Puis, à Rome, le dedans est cent fois plus beau que le dehors et, avec l'œil de ton cœur éclairé par la foi, tu verrais le dedans, tu aimerais cette simplicité de foi, dont on trouve partout les traces, et tu admirerais, sans t'en scandaliser, — comme le font trop souvent ceux qui ne saisissent que les surfaces et appliquent à tous les pays les étroites mesures de leurs traditions locales, de leurs habitudes personnelles, — tu admirerais cette familiarité des fidèles avec Dieu, que dit si bien le sentiment qu'ils ont de la condescendante bonté de leur Père. »

Les *Lettres* de l'abbé Gay, à cette époque, portent la trace des plus graves préoccupations, et elles expriment avec une délicatesse, une discrétion et une fermeté de vues que l'on retrouve toujours dans tout ce qu'il dit, le jugement que lui inspirent hommes et choses. Le 21 janvier 1870, il écrit à l'abbé Perdrau : « Le fond des pensées de plusieurs se révèle de plus en plus, et des menées plus ou moins ténébreuses sortent comme un fruit naturel des pensées qui ne sont ni justes ni vraies. Il est bien tristement curieux, je vous assure, d'étudier la physionomie morale

des deux camps. Du côté du Saint-Siège, les conduites sont toutes simples : on va droit, on ne déguise rien, on écrit comme on parle en chaire, on a le visage ouvert et les relations faciles, et, quoi qu'on juge les actes, on est fort indulgent aux personnes. On ne s'agite pas, on n'influence en rien les journaux, on est sobre de correspondance ; enfin, que vous dirai-je ? on sent partout ce je ne sais quoi qui est le signe de l'esprit de Dieu. De l'autre côté, ce sont des airs fâchés, des paroles amères, des critiques obstinées, des préoccupations humaines de toutes sortes, des confidences indiscretes faites au dehors, des recours secrets à l'opinion... enfin quelque chose qui accuse l'esprit de l'homme, l'esprit du monde, et, il faut bien le dire, hélas ! l'esprit de secte... Malgré tout, les choses marchent, je crois, dans le bon sens, et beaucoup d'esprits incertains sont décidés par les excès mêmes de ceux qui se décernent le titre de modérés. »

Et à sa sœur, il écrivait le 26 juin 1871, presque à la veille de la grande définition : « Les choses avancent, mais lentement et péniblement. L'opposition se remue en tous sens et fait valoir tous les motifs imaginables pour différer ce qu'elle sent ne plus pouvoir empêcher. On parle pour parler, et nul n'en veut démordre ; on se

réunit, on va voir l'un et l'autre pour gagner, ou bien du temps, ou bien encore et surtout, une parole diminuée, vague ou même obscure. C'est une pitié et le signe d'un terrible affaissement de la foi et d'une vraie inintelligence, premier châtement d'une volonté rebelle et obstinée. Au point où en est la question, on ne peut plus parler d'ignorance ; la lumière est faite pour quiconque ne tient pas de parti pris les yeux fermés. Mais on a tant prié que le succès final ne peut pas être l'objet d'un doute. Dieu n'inspire de demander ainsi que ce qu'il veut accorder. Au reste, à côté de ceux qui continuent de lutter, il y a ceux qui se rendent. La majorité, plus compacte et plus ferme que jamais, montre mieux ce qu'elle se sent le droit et le devoir de faire, et quant à notre admirable Saint-Père, il ne manque aucune occasion de rendre témoignage à la vérité et de déclarer à tous qu'il la faut dire. On la dira, et cette parole divine, portant sa grâce avec elle, tu verras que, sauf un petit nombre, tous se soumettront de grand cœur et seront même zélés à procurer la soumission de leurs peuples. Dieu veuille que la sincérité et l'évidence de leur retour répare le scandale qu'ils ont causé et détruisse dans les âmes tant de germes d'hérésie et de schisme qu'ils y ont imprudemment jetés.

« Rien ne peut attacher plus passionnément à l'Église que de la voir desservie par ceux qui ne devraient rien tant désirer que sa gloire ; on lui en veut du bien qu'elle veut faire. En somme, *on a peur du divin*, comme si l'affluence du divin, ici-bas, n'était pas pour nous tous un accroissement de perfection, de liberté et de bonheur, et comme si l'on pouvait espérer de soutenir éternellement les splendeurs de la face de Dieu, si l'on ne s'y prépare en contemplant avec bonheur, avec amour, avec désir, les irradiations matinales de Lui, qui sont les dogmes de notre foi, certifiés par l'Église... »

Toutes les *Lettres* de Rome de l'abbé Gay sont à lire ; on y trouve en quelque sorte l'histoire intime du concile, vu de haut, à la pure lumière surnaturelle.

Aux graves travaux théologiques de la commission dont il était membre s'était ajouté pour lui une affaire importante. Il s'agissait de la défense d'un livre sur la sainte Vierge extrait du manuscrit du vénérable M. Olier, « et qu'un de ces esprits malveillants qui se trouvent hélas ! partout » avait déferé à l'Index. Et comme il était là question surtout de théologie mystique, dans laquelle, à cause de l'infirmité du langage humain et de la subtilité des choses qu'on essaie de rendre, —

il y avait plus aisément à épiloguer qu'ailleurs, d'assez grosses critiques avaient été faites et l'on était sur la pente d'une condamnation. Des circonstances de « providence » et très particulièrement le cardinal Pitra engagèrent Mgr Gay dans cette affaire dès les premiers jours de son arrivée. Grâce à ses efforts, l'ouvrage échappa à une censure. Et, à ce propos, je note une observation très juste du savant théologien, et dont devraient bien faire leur profit certains critiques trop pointilleux. « Cher ami, écrit-il à l'abbé Perdrau, la forme est un temple et bien saint et vraiment tout divin ; la formule est une maison que notre condition terrestre rend précieuse (peut-être indispensable) ; mais que de gens tendent à changer cette demeure en prison ! Il faudrait l'élargir toujours, pour se rapprocher de l'état céleste, et eux vont la rétrécissant sans cesse ». Mgr Gay, si scrupuleux en fait d'orthodoxie, si soucieux de l'exactitude du langage, n'avait cependant rien de commun avec ces esprits fâcheux et disputeurs.

Toutes ses occupations ne l'empêchaient pas de s'intéresser vivement aux travaux musicaux de Gounod, de « son pauvre Charles », comme il l'appelle, et de suivre avec sollicitude les mouvements divers de cette âme qui lui était si chère.

Un autre objet de ses prières et de ses soins était l'illustre ami de sa jeunesse, Liszt, « le merveilleux Liszt », ainsi qu'il l'appelait. Il l'avait aimé à Paris, il l'avait revu à Milan, avec Rossini, il avait vécu là avec lui comme un frère. Il avait écrit de là que « désormais leur amitié n'avait plus rien à redouter des vicissitudes humaines ». Et aujourd'hui, il le retrouvait à Rome, dans l'avenue du sanctuaire, près d'y monter, tout entier au bonheur de sa vocation, et à ses premières études en vue du sacerdoce : « Il m'a dit qu'il allait bientôt se rendre à Weimar. Dieu veuille que dans cette atmosphère allemande, se dilatant comme musicien, il ne perde rien comme chrétien ! »

On atteignit ainsi la fin du concile. La foi et l'espérance si fermes, si éclairées, de l'abbé Gay, planent au-dessus des débats les plus orageux. « L'homme d'abord, écrit-il, et Dieu à la fin ; la tempête, puis cette grande tranquillité dont parle l'Évangile ; — le combat, l'angoisse, les misères, l'impuissance, les ténèbres, puis la clarté, la vertu d'en haut et la paix. »

A Rome, l'abbé Gay avait grandement souffert, souffert dans son âme, souffert dans son corps, — un accès de fièvre pernicieuse avait failli l'emporter ; — au demeurant, il était heureux et

fier : heureux des incomparables spectacles qui s'étaient déroulés devant lui, fier d'avoir été choisi pour apporter sa petite pierre au majestueux édifice de la doctrine catholique, et de ce que Dieu lui « ait fait cette grâce insigne que son misérable petit esprit ait servi de crèche aux premières paroles de cette assemblée, qui s'exprime en disant : « Il a paru à nous et au Saint-Esprit. » — Cela me touche encore plus que cela ne me confond, quoique je sente aussi la confusion. Qui eût prévu ceci, et comme Dieu est toujours le même ! »

V

RETOUR EN FRANCE. — LA GUERRE DE 1870.

— L'ÉPISCOPAT.

L'abbé Gay retrouva la France livrée aux hasards terribles de la guerre de 1870. Ses lettres de cette époque sont toutes traversées par des cris de douleur, de pitié et aussi d'espérance. « Force, s'écrie-t-il, est bien de songer à Dieu : c'est le bénéfice des coups de foudre. La France se ressouvient. Que Dieu daigne enfin la guérir de l'affreuse passion qu'elle a de s'étourdir, de s'aveugler et d'oublier ! » Voyant tout des sommets de la foi : « Nous sommes à bout d'expédients et de forces ; si Dieu ne nous tend la main, nous ne nous relèverons pas ; et Lui seul aussi, Lui seul peut résoudre pratiquement la question intérieure, qui est sans contredit la plus grave. Que de larmes, mon Dieu ! Que de ruines ! » Le spectacle épouvantable de Paris ensanglanté, incendié, non par des masses ennemies, mais par

la main de scélérats dont la plupart étaient ses fils, déchire son cœur : au fond l'espérance demeure : « Quelle miséricorde que cette justice, et comme on sent malgré tout que Dieu veut tout pardonner ! » Mais « il faut que la main divine nous donne des chrétiens, afin que nous voyions la vérité affirmée, la justice établie, les droits de Dieu proclamés, la liberté rendue à l'Église. Rendre la liberté à l'Église, c'est la rendre à la lumière, à la vertu, à la vie, à ce qui sauve en ce monde et en l'autre. »

L'abbé Gay n'avait rien, ni dans son éducation ni dans ses traditions, qui pût le rattacher au parti légitimiste ; — je croirais même volontiers que, du moins dans les premiers temps, il ne partageait pas, à cet égard, les sentiments bien connus de Mgr Pie, — et s'il se tourna vers le comte de Chambord, c'est qu'il vit — et avec raison — dans le noble prince, l'homme des vrais principes politiques et sociaux. « Si le comte de Chambord revient, écrit-il, le 25 mai 1871, à l'abbé Perdrau, ce sera sans les préjugés gallicans qui ont, en partie, perdu sa race. On pouvait craindre que les catholiques libéraux l'entou-rassent et qu'il se laissât séduire par leurs idées : outre que, jusqu'ici, le prince montre des idées toutes contraires, Dieu permet que ce parti prenne

d'avance une attitude d'opposition. Au reste, nous verrons d'avance la ruine de ce système ; c'est la dernière flamme d'un feu qui va s'éteindre. Plaise à Dieu que je ne me trompe pas ! » Et il porte sur cette erreur un jugement justifié par l'expérience : « Le libéralisme est la grande plaie de notre siècle, plus sa plaie que le socialisme, parce que celle-ci est manifeste et intolérable, et qu'alors elle appelle le remède et le médecin ; tandis que l'autre est à ce point cachée, qu'étant une maladie, une maladie si grave et vraiment mortelle, elle se donne l'apparence d'un symptôme de santé. » Et le 30 mai 1871, à sa sœur : « Après que la France est à peu près débarrassée de ses ennemis déclarés, il faut que Dieu la délivre de ses faux sauveurs, des politiciens confiants dans leur propre sagesse et qui ne voient, dans tout ce qui se passe, que des questions de hasard ou de fausse manœuvre ». Après la chute des républicains scélérats, il faut que la main divine écarte les républicains honnêtes. » Et encore à l'abbé Perdrau : « La crise ne sera finie que par l'établissement d'un gouvernement chrétien, et nous en sommes bien loin, humainement parlant. Le mal reste bien puissant, très actif et organisé : les ténèbres des foules sont épaisses, et on les épaissit chaque jour, le mauvais vent souffle

à peu près partout : à l'Assemblée, on voudrait voir davantage affirmer les vrais principes. » Comme cet homme, qui vivait dans les sphères surnaturelles, y voyait clair, voyant de haut dans la lumière de Dieu !

A mesure que les années s'écoulaient, les espérances qui paraissaient les mieux fondées se dissipent ; les complots qui se trament contre l'Église, et qui bientôt éclateront au grand jour, désolent cette âme si éprise de vérité et de justice. « Il me semble que nous n'avons pas encore traversé des jours si douloureux. On vit navré, humilié, indigné ; il faut plus de courage pour vivre que pour mourir ; tout s'affaisse, tout paraît à terre... ». « La société est rongée par les racines ; ce ne sera plus seulement une maladie ; ce sera une ruine, une mort. Nous pourrions bien ressusciter, et je l'espère, mais nous ne pouvons plus ne pas mourir. Il faut qu'un nouveau sang soit injecté dans le corps social, un sang qui, en principe et en substance, soit le sang de Celui qui seul mérite d'être appelé Sauveur, parce que seul il a le pouvoir de sauver. » Ces paroles ne sont-elles pas aujourd'hui aussi *actuelles* qu'à l'heure où elles ont été écrites, en 1873 ? Aujourd'hui encore ne signalent-elles pas la nature et la profondeur du mal et n'indiquent-elles pas le vrai remède ?

Aux douleurs publiques s'unissaient les deuils personnels : c'est d'abord la mort de sa mère, qui s'éteignit doucement, dans un calme parfait, assisté de ce fils dont elle bénissait depuis longtemps la vocation ; c'est ensuite son beau-frère, M. Pouquet, le mari de cette sœur bien-aimée qui fut la grande, l'incomparable affection de son cœur, qui s'en va recueillir la récompense d'une vie chrétienne, entièrement droite et honnête. « Il était bon à tous, dit l'abbé Gay, sans exceptions, mais surtout aux petits. » C'est, dans un autre ordre d'affections, la mort du grand abbé de Solesmes, de Dom Guéranger. « L'Église, écrit l'abbé Gay à l'abbé Perdrau, fait là une grande perte, autant qu'on le peut dire de la translation dans l'Église triomphante, d'une âme si dévouée à la militante. Comme Dieu lui aura dit : *Bone serve ! Qui mieux que lui laboravit sicut miles Christi ?* La vie monastique restaurée en France, et si bien que, de France, la sève en a circulé jusque dans les autres pays, — l'unité liturgique obtenue malgré tant de préjugés, tant d'ignorance, tant de passions de toutes sortes, — la constitution de l'Église romaine ravivée et popularisée, — le naturalisme démasqué et poursuivi : que d'œuvres, et quelles œuvres... ! Enfin, il est allé nous préparer la place, et nous le retrouverons

bientôt, surtout moi ; je ne suis plus sur la terre que comme un voyageur qui a fait ses malles et attend la voiture. Je l'attendrai peut-être quelques années, peut-être dix ans ; qui sait ? Mais qu'est-ce que dix années ? A un certain âge et pour la foi, c'est juste comme un jour. En tout cas, je ne déferai point mes malles. »

L'abbé Gay semblait, par l'éminence de ses vertus et de sa doctrine, désigné pour un siège épiscopal. C'était le désir ardent de Mgr Pie que cet honneur fût décerné à ce *bonus miles Christi*, et il fut question de lui à plusieurs reprises, particulièrement pour Blois et pour Nantes. Mais le saint prêtre manifestait à cet endroit une répugnance invincible. « Il'en sera de Nantes comme de Tours, comme de Blois et de tout autre siège, écrit-il à sa sœur. Dieu ne permettra pas qu'aucun me soit sérieusement proposé et ne me condamnera pas, par suite, à l'ennui de refuser : ce qui me donnerait le semblant d'un acte d'humilité que je ne ferai pas devant Dieu, puisque ma conviction est que je n'ai rien de ce qu'il faut pour l'épiscopat et que je ne pourrais l'accepter en conscience. » Et quelques mois auparavant il écrivait à l'abbé Perdrau : « Vous me parlez de Blois ; imaginez que notre cher évêque s'obstine dans la pensée que vous lui savez à ce sujet.

J'en ai eu un instant d'émotion ; mais cela ne tient pas et, indépendamment des nouvelles rassurantes que vous me donnez, je me sens fixé plus que jamais à refuser, tout de suite et catégoriquement, tout ce qui, par impossible, me serait proposé en ceci : je sais que l'évêque voudrait me faire donner un ordre par le pape ; mais, outre que le gouvernement ne m'agréera pas, le pape ne donne guère, Dieu merci, d'ordres pareils. De plus, je ne vois pas du tout pourquoi on ne tolérerait pas, en notre siècle, ce que l'on admire dans les saints des autres temps : ce qui est bien pour les géants sera-t-il mauvais pour les pygmées ? »

De vrais amis de Mgr Gay ont été là-dessus, je le sais, de son avis : je ne le partage pas. Je n'ignore pas combien le détail des choses administratives, les tracas d'une vie tirillée dans tous les sens, la nécessité de la représentation officielle et publique, répugnaient à sa nature délicate, intérieure, éprise de paix, de solitude, de prière. Mais, à y bien prendre garde, ce ne sont là que des côtés secondaires de la vie épiscopale, et l'abbé Gay avait suréminemment les grandes qualités naturelles et surnaturelles qui font les grands évêques : une haute sagesse, une prudence consommée, une discrétion parfaite, une bonté pleine

de charme, une fermeté douce et indomptable, et par-dessus tout un amour sans mesure de Jésus-Christ dans son Église et dans les âmes.

Cependant son humilité accepta un évêché *in partibus* qui, en lui laissant sa liberté et en écartant, toute responsabilité, lui permettait, comme évêque auxiliaire, de venir en aide à son illustre ami, Mgr Pie lui-même, bientôt créé cardinal par Léon XIII. Le rôle que joua l'évêque de Poitiers, en toute cette affaire, lui fait trop d'honneur et montre trop tout ce qu'il y avait dans cette âme exquise de grâce et de délicatesse, pour que nous n'en rapportions pas ici les témoignages. L'évêque écrit à la date du 14 septembre 1877 : « ...Vous me pardonnez d'être demeuré, dans tout ce début et le corps de ma lettre, tout entier au récitatif de l'affaire ; mais, mon bien cher ami, laissez-moi vous dire que je sens une des plus douces joies intérieures de ma vie, à la pensée que vous allez être investi du suprême caractère de l'ordre sacerdotal et que, votre destinée devenant unie à la mienne, vous serez auprès de Dieu et du Pontife souverain, son divin Fils, mon amende honorable et mon expiation vivante de tout ce qui en moi reste si notoirement au-dessous de ce que le divin caractère voudrait de moi. Plus ardent à servir Notre-Seigneur par toutes les

énergies de vos facultés intérieures, plus privilégié aussi par l'exemption des affaires absorbantes qui m'incombent, en même temps qu'en bien des détails, vous me serez surtout un suppléant et un rédempteur... »

Et, quelques jours plus tard, Mgr Pie adressait encore à son ami ces lignes charmantes : « C'est aujourd'hui le jour de votre naissance et celui de mon baptême. L'avance que j'ai prise sur vous, vous l'avez regagnée sur moi à tant d'autres titres, que je me demande comment le bon Dieu a pu permettre que ce soit ma vieillesse sacerdotale qui doive enfanter en vous la grâce suprême du sacerdoce. Mais, là encore, vous rattraperez si bien l'arriéré, que vous y tiendrez bientôt la tête. Je bénis tous les jours Notre-Seigneur de la grâce qu'il me fait de vous voir honoré de la plénitude du plus divin d'entre ses divins dons. »

Avec l'esprit de foi qu'il portait en toutes choses, Mgr Gay apprécia et sentit d'une façon admirable la grâce que lui apportait l'onction épiscopale, montrant ainsi à quel point il en était digne. « Je ne songe pas, écrit-il à l'abbé Perdrau le 9 janvier 1878, sans confusion et étonnement que je suis évêque, mais c'est seulement devant Dieu ; devant les hommes, je suis bonnement ce qu'il a plu à Dieu de me faire et que je sens qu'il m'a

fait. Car l'effet de ce grand et admirable sacrement que j'ai reçu n'est plus pour moi un objet de foi ; j'en ai chaque jour et sensiblement l'expérience. Je porte dans mon âme une double et constante impression : un sentiment profond et calme de mon indignité, de mes péchés, de tout ce qui devrait m'exclure à jamais de l'ordre où Dieu m'a élevé, et, tout ensemble, un sentiment non moins fort de l'assortiment que sa grâce a fait entre moi et cette dignité, si bien que j'y marche non seulement sans effort, mais comme dans mon pays natal. »

Son titre était Anthédon ; il en parle ainsi à sa sœur : « Anthédon est une petite ville située à l'extrémité méridionale de la Terre-Sainte, près du désert qui sépare la Judée de l'Égypte, tout proche de la Méditerranée, non loin d'un torrent qu'on appelle Bisor, et dont il est parlé dans la Bible sous le nom de torrent du désert, à peu de distance aussi de Gaza, capitale des anciens Philistins. Des monuments certains attestent qu'Abraham a traversé ce pays en descendant de Chanaan en Égypte. La sainte Famille y a certainement passé quand elle dut fuir Hérode et quitter sa patrie, comme aussi quand elle y rentra. Tu penses si ces assurances sont précieuses à mon cœur. La ville qui, sans doute, à

l'heure présente, n'est plus qu'un pauvre village arabe, est de fondation grecque. Son nom, qui vient d'une racine signifiant fleur, veut dire abeille ou ruche : c'est un doux nom. Elle existait du temps des Machabées et avait rang parmi les cités de la tribu de Siméon. Elle relève actuellement du patriarcat de Jérusalem, comme Hébron, dont elle ne semble séparée que par une vingtaine de lieues au plus. Me voici pasteur de ce pauvre troupeau où je ne sais s'il y a même un chrétien, quoique je le pense, — et je le saurai. Sans doute, je ne les verrai jamais, mais ils vivent déjà dans mon âme, et pas un jour ne se passera plus pour moi sans que je prie pour ces brebis, aimées parce que infidèles. »

Un jour, un prêtre chargé de la mission de Gaza lui écrit : « Vous êtes évêque d'Anthédon, et moi je suis curé d'Anthédon. Je suis le seul prêtre de votre diocèse » ; et il sollicite sa charité pour construire un nouveau sanctuaire et ouvrir une école de filles. L'âme du saint évêque est remplie de reconnaissance et d'émotion ; il quête autour de lui ; il ouvre largement sa bourse et plus largement son cœur.

On se tromperait grandement si l'on croyait que Mgr Gay, parce qu'il était un homme *intérieur*, perdait de vue le cours des choses humaines qui

importe grandement à la civilisation chrétienne et à l'Église. Nous avons entendu son jugement sur le libéralisme : il y revient : « La Révolution, c'est le mal découvert, patent, cynique, effrayant, un mal dont, par suite, il y a chance qu'on se gare en raison de l'effroi qu'il inspire. Le libéralisme, c'est la Révolution masquée, contentant les mauvaises passions de l'homme et surtout son orgueil, en lui donnant un secret pour garder sa conscience paisible ; c'est le désordre s'enrégimentant dans la milice de l'ordre, et la nuit s'intitulant la première des servantes du jour. Le nombre des gens que séduit cet affreux mensonge est pour épouvanter ; et à mesure que ce nombre augmente, l'objection contre la sainte et pure vérité devient plus spécieuse, et le retour au bien rencontre plus d'obstacles. » Et en 1880, comme pressentant les dures épreuves que nous devons connaître, il s'écrie : « Humainement il faut s'attendre à tout. »

Par nature, par disposition d'esprit, par tempérament intellectuel et moral, Mgr Gay n'était pas un batailleur. — Mais étant homme de l'intégrale vérité, de la pure doctrine, lui si doux aux âmes, était intraitable quand il s'agissait de cette vérité à laquelle il avait donné sa vie, ce qui est encore une manière d'être doux et bienfai-

sant aux âmes. Il avait au plus haut degré le sens du Christ, le sens de l'Église, et toujours, à cet endroit, il fut tout d'une pièce.

VI

LA MORT DU CARDINAL PIE. — LE NOUVEL ÉVÊQUE
DE POITIERS. — L'ÉPREUVE. — LES DERNIÈRES
ANNÉES.

Un coup terrible allait frapper l'évêque d'Anthédon et apporter dans sa vie un changement considérable : le 18 mai 1880, le cardinal Pie mourait subitement à l'évêché d'Angoulême, où il était en visite. « Dieu seul est nécessaire, s'écrie Mgr Gay, et encore qu'on le sache bien, il est bon de se l'entendre si solennellement rappeler. Ces coups de foudre sont un peu comme la *présence réelle*, et alors l'hommage va de droit. Il n'y a donc, avec une immense douleur, que silence et adoration dans mon âme. » — « On a tenu, écrit-il à sa sœur, à ce que je fusse vicaire capitulaire ; Dieu me soutiendra, je le sens, mais je vais avoir à traverser de bien mauvais jours. » Ils allaient venir, en effet, les mauvais jours, mais ils trouveraient le courage de Mgr Gay à la hauteur de sa

foi, et avec une fermeté tranquille il dominerait hommes et choses. « L'heure est au travail et à la souffrance... Les décrets seront exécutés... Tout est, du reste, à la débâcle ; nous verrons défiler librement devant nous les programmes des lois maçonniques. Loi proposée c'est désormais loi votée, et toute loi proposée est une loi impie et tyrannique. Il ne s'agit, pour ces gens-là, ni du peuple ni de la patrie ; il n'y a qu'une question, qu'un intérêt, qu'un but : ruiner, s'il est possible, la sainte Église, ce qui est faire l'œuvre propre du démon. Il va falloir défendre notre terrain pied à pied... Enfin, c'est la persécution ouverte. Comme c'est Dieu qu'ils attaquent, ils le trouveront devant eux, et quelle heure sera pour eux l'heure de la rencontre ! » — Comme il les connaissait bien ces hommes, avec lesquels certains catholiques cependant, qu'il faut appeler naïfs, pour ne pas les nommer traîtres, croient qu'il est possible de s'entendre ! L'heure venue, l'évêque, le docteur, le gardien de la vérité et de la justice, sut remplir son devoir avec une dignité et une noblesse devant lesquelles tout le monde s'inclina. Il en parle de la sorte le 12 novembre 1880, à son ami l'abbé Perdrau : « Vous avez su nos crises et nos douleurs. J'ai fait face à tout comme j'ai pu : le droit est maintenu, le témoignage rendu ;

la vérité affirmée. Maintenant, Dieu parlera et paraîtra. L'heure sera solennelle, solennelle pour tous, terrible pour les impies ; car c'est bien l'impiété qui souffle cette guerre, et c'est l'enfer plus que les hommes que nous avons devant nous. Si on n'était déjà si fier, à cause de Dieu, d'être du parti de Jésus-Christ, on le deviendrait en voyant l'ignominie où tombent forcément les complices du démon. Le trouble est déjà dans leur camp, mais nous en verrons d'autres : *In leges divinas impie agere, impune non cedit ; sed hoc tempus sequens declarabit.* Je disais cela hier, du haut de la chaire, à Ligugé, où, escorté d'une foule de pèlerins de Poitiers, nous avons été fêter saint Martin et consoler nos pauvres chers moines, chassés de leur abbaye. Nous continuons de veiller, de notre mieux, à tous les intérêts du diocèse ; mais que la tâche devient lourde en se prolongeant ! »

Qui allait-on élever sur le siège de saint Hilaire et du cardinal Pie ? Beaucoup songeaient à l'auxiliaire lui-même. « Non, répondait celui-ci. Outre que ce n'est pas la pensée de tous, ce n'est pas non plus le mot de ma conscience. Et fussé-je vaincu sur ce point, le pouvoir ne consentirait pas à ma domination. Je suis trop l'homme du cardinal ; et encore qu'il fût si grand et moi si

petit, on retrouverait trop en moi son esprit et ses manières d'être. »

Il s'était tracé une règle de conduite inspirée par son grand esprit de foi : « Quel que soit celui qui nous sera donné, mon premier besoin, comme mon premier devoir, sera de m'éclipser, presque tout de suite après son arrivée. Je ne veux pas qu'il me trouve devant lui ni trop près de lui : il importe qu'il ait toute la place. Ensuite, nous verrons celle qu'il me voudra faire, et même s'il m'en veut faire une. Comme Dieu voudra. »

Mgr Bellot des Minières fut nommé à Poitiers. La première impression de Mgr Gay est bonne. Le 2 février 1881, il écrit à sa sœur : « Tu attends sans doute un mot de moi, sachant que je suis revenu de Bordeaux. Tout s'est fort bien passé : le sacre a été digne et touchant. J'ai vu assez amplement notre nouvel évêque, et je demeure content. C'est un homme d'un cœur très bon et abondant, il semble n'avoir que le désir du bien, il est accueillant, il parle d'une manière plus que convenable, enfin je crois qu'il a les qualités requises pour sa charge. Je ne saurais te dire ce qu'il a été pour moi, me témoignant une affection pleine de respect, et ne cessant de me répéter que nous ne ferons qu'un pour travailler au bien de ce cher diocèse. »

Hélas ! la désillusion allait venir, et bien amère. Dès son premier acte épiscopal, dans son mandement de prise de possession de son siège, Mgr Bellot des Minières dressa une barrière infranchissable entre lui et l'auxiliaire du cardinal Pie. — Il faut redire ici le mot terrible mais juste de Mgr Baunard : « Le nouvel évêque de Poitiers non seulement tendait la main, mais il *baisait* la main des hommes iniques et impies qui venaient de crocheter la porte des couvents pour les disperser, préludant à une série de violences et de sacrilèges dans lesquels la lettre pastorale déclarait ne voir qu' « un malentendu entre gens de mêmes aspirations et faits pour s'entendre entre eux ! » C'était le ton et l'esprit général de cette pièce. Elle fit explosion dans le diocèse et en France. » Au milieu de sa douleur, Mgr Gay trouve encore pour l'évêque des paroles indulgentes et exemptes de toute amertume. « Cet homme, écrit-il à l'abbé Perdrau, a un bon cœur et, je crois, de la droiture d'intentions ; mais la lumière, le jugement, la doctrine, manquent. Cette parole, qu'il a nommée une parole d'apaisement, trouble profondément le diocèse... les méchants applaudissent, tout prêts à profiter, pour insulter la sainte Église, de ces écarts, que le pauvre évêque croit être des concessions opportunes, des éléments de concilia-

tion. C'est une autre face de la Passion, et non la moins douloureuse ; mieux vaut la violence, que, d'ailleurs, ces avances n'empêcheront nullement ». Et comme il ne veut pas « accepter une situation équivoque », il annonce à son ami une lettre que lui imposent sa dignité et son devoir personnel.

Cette lettre à Mgr Bellot des Minières fut écrite de Trasforêt, le 12 mars 1881. C'est un vrai chef-d'œuvre, une remontrance pleine à la fois de respect et de douleur, d'affection fraternelle et de reproche éloquent. On connaît, à ce même sujet, le vigoureux réquisitoire de l'illustre évêque d'Angers, Mgr Freppel. La lettre de Mgr Gay, pour être d'un ton plus adouci, plus en rapport avec sa nature, n'est pas moins une forte leçon, qui, après trente ans, garde son à-propos, car on retrouve toujours sur le chemin les mêmes *conciiliateurs quand même*, les mêmes soi-disant pacificateurs, qui ne veulent pas comprendre que la véritable paix se fait seulement dans l'ordre, c'est-à-dire dans la vérité obéie et dans la justice remplie.

Mgr Gay commence par montrer à l'évêque de Poitiers tout ce qu'il y a au fond de son cœur d'affectueuse confiance ; il lui rappelle leurs premiers rapports... « J'ai considéré ce premier mot

échangé non seulement comme le prélude d'une très grande confiance réciproque, mais encore et surtout comme le principe de devoirs très sérieux qui m'obligeraient envers vous désormais. Je veux n'y manquer jamais, et je demande à Dieu de m'assister pour les remplir. » Puis il vient au fait : « Nous avons travaillé, MM. les vicaires capitulaires et moi, à vous aplanir le chemin, à détruire bien des préventions causées par d'indiscrètes correspondances, à vous concilier les esprits, à vous gagner les cœurs ; et j'ose dire que nous y avons réussi. Vous avez vu, de vos yeux, l'empressement des fidèles à venir à la cathédrale ; le soir, on devait se rendre en foule à l'évêché : tout, en somme, vous était favorable et la confiance remplissait les âmes. Lorsqu'on entendit ce que vous dites en chaire, toutes ces dispositions changèrent brusquement : la surprise, une sorte de révolte intérieure et, à la fin, une tristesse humiliée succédèrent à la respectueuse bienveillance de cet auditoire innombrable, devenu votre troupeau. Vous l'a-t-on dit, mon cher Seigneur, que plusieurs de vos prêtres pleuraient et que tous ou baissaient les yeux, ou s'interrogeaient du regard avec anxiété ? Mais, disait-on, c'est juste le contraire de ce que, depuis trente ans, on nous a enseigné dans cette grande chaire d'Hilaire ! Les

nobles, les lumineux, les fiers débuts de votre prédécesseur, venu pourtant, lui aussi, quand nous étions en république et à une époque troublée et difficile autant que la nôtre ; ces débuts, dis-je, revinrent dans toutes les mémoires, et le contraste était navrant. Aussi, la cérémonie n'était pas terminée, que les plus amères critiques circulaient dans le clergé, et les jugements les plus fâcheux dans la foule.. »

Suivent le jugement sur cette malencontreuse *Lettre pastorale* et les graves considérants sur lesquels il s'appuie. Il y est fait justice de certaines idées qui hantent encore de nos jours le cerveau d'un {trop grand nombre, même dans le clergé, et il est bon de les méditer : « ... Il me semble que tout le monde reconnaît et apprécie l'extrême bonté de votre cœur et rend justice à vos intentions ; mais, pour ce qui est du mandement, et des allégations, et des principes qui y sont posés..., j'en suis encore à trouver quelqu'un qui vous approuve... On ne comprend pas, par exemple, que vous ayez pu qualifier de *malentendu* cette guerre impie, savante, acharnée, que la franc-maçonnerie, notoirement maîtresse des choses, à l'heure présente, en France, en Europe, fait à l'Église de Dieu, et la résistance que l'Église s'efforce d'y opposer. Quoi ! un mal-

entendu, Monseigneur, cette phase aiguë de la lutte qui dure depuis l'origine des siècles et durera jusqu'à la fin, entre la vérité et le mensonge, le bien et le mal, le ciel et l'enfer, le monde et l'Église, Jésus-Christ et Satan ! lutte où, — réserve faite de la patience envers les errants, que Notre-Seigneur veut partout qu'on montre, et de la miséricorde qu'il commande d'exercer envers les repentants, — la première de toutes les charités et la doctrine formelle de l'Église font une obligation étroite de ne pas rester *neutre*, mais de prendre parti ostensiblement et de défendre, chacun à son rang et selon son pouvoir, le parti qu'on a pris, aucune conciliation n'étant ici possible ni légitime. On se demande comment, déclarant que la France ne peut blesser l'Église sans se blesser elle-même (ce qui est si vrai), vous louez comme « dévoués à cette France » ces hommes impies et sacrilèges qui viennent de l'amoindrir, de la déshonorer et de risquer de la perdre, en détruisant chez nous, autant qu'ils le pouvaient, le saint et nécessaire état religieux, la fleur et l'honneur de l'Église, et qui, marchant d'un pas libre et rapide dans la voie des destructions et des profanations, continuent de saper dans ses fondements l'édifice du christianisme. On cherche comment ces hommes et vous, oint du Seigneur, lumière

divine de votre peuple, « êtes faits pour vous entendre et *avez les mêmes aspirations* » ; comment, dans le cœur d'un évêque l'amour de la patrie terrestre et celui de la sainte Église, qui est l'amour même de Jésus-Christ, peuvent être « *à la même hauteur et se confondre au point de devenir un sentiment unique* » ; comment aussi, et dans quel sens, « *les faits qui s'enchaînent et se déroulent ne sont que l'expression de la volonté de Dieu* », de cette adorable volonté qui défend, déteste et punit jusqu'à l'ombre du mal, y compris celui-là même que, dans sa profonde sagesse et sa redoutable justice, il permet qui arrive. On s'interroge, enfin, pour savoir si l'apostasie officielle et légale des peuples et des gouvernements est *une évolution* (normale, légitime, respectable) *du genre humain* et l'une des formes de ce progrès où vous paraissez dire que l'Église doit le suivre, avec lequel du moins elle doit *s'accommoder*...

« On juge qu'il y a là, et dans plusieurs autres passages du mandement, tout autre chose que des paroles de modération et de convenance, qui eussent été comprises et approuvées par tous.

« On estime que, sans le vouloir peut-être, vous avez émis là de véritables doctrines, devant servir de base à la direction de vos conduites, à la formation de votre clergé, au gouvernement de

votre diocèse. C'est là ce qui jette et tient dans l'angoisse les âmes qui vous sont confiées, et très principalement de vos prêtres ; car tous ont appris de l'Écriture que « l'évêque doit être docteur », qu'il est établi de Dieu pour être « la forme de son troupeau », et que ce troupeau, quand lui-même est selon le cœur de Dieu, il le mène avant tout aux pâturages de la vraie science et de la vraie doctrine.

« Je sais, mon bon et vénéré seigneur, et les nécessités de votre situation et même les conseils que vous avez reçus de qui avait qualité pour vous en donner. Je crois fermement qu'en eux-mêmes ces conseils étaient sages et que, pour ce qui est de vous, ils étaient superflus ; car comment imaginer qu'un homme de bon sens, élevé à l'épiscopat dans les tristes et dangereuses conjonctures où nous sommes, eût pu compromettre d'emblée les intérêts de son Église en débutant par d'âpres récriminations ou par un cri de guerre ? Mais ne craignez-vous pas de vous être écarté, dans la forme, des voies qu'on vous avait tracées et d'avoir engagé la question de fond bien plus qu'il n'eût fallu ? On juge l'arbre à ses fruits. Croyez-vous que si Monseigneur le Nonce et surtout Léon XIII étaient à même de voir l'état d'agitation inouï où le mandement a mis votre

peuple, ils trouveraient un tel discours correct et séant ? Le pouvoir ecclésiastique, dont l'enseignement pastoral est la première vertu, est institué, vous le savez comme moi, « pour l'édification et non pour la ruine ». Or, il est manifeste que l'effet de ce premier discours n'est point « l'édification », dans le sens où l'entend l'Apôtre. »

Est-il besoin d'attirer l'attention du lecteur renseigné sur la grandeur et la délicatesse de ces lignes, qui laissent beaucoup de choses à demi voilées dans une ombre discrète ?

Avant de terminer sa lettre, Mgr Gay tient à dire son mot sur la question politique et à dissiper certaines équivoques qui encore, à l'heure présente, cachent à plusieurs le vrai devoir.

« On peut, à Poitiers comme ailleurs, exercer son jugement et se faire son opinion sur cette question très grave et incontestablement très libre de la forme du gouvernement qui convient le mieux à la France. Que, dans votre nouveau diocèse, les principes monarchiques soient encore en faveur, et notamment (chose indéniable) chez les chrétiens les plus fidèles, cela n'est pas douteux. Mais tous ces monarchistes, ces légitimistes, si vous voulez, sont loin de faire un dogme de leurs convictions politiques... Tous

savent que l'Église, essentiellement compatible avec les diverses formes du pouvoir humain, tâche toujours, pour sauvegarder l'intérêt sacré des âmes et poursuivre l'œuvre dont Dieu l'a chargée, de vivre au moins en paix avec tous les pouvoirs de fait qui se succèdent. Est-ce que cela a jamais fait doute pour personne ? Mais l'impiété et l'injustice ne sont, nulle part ni jamais, « une forme du pouvoir », et si, en Poitou comme dans la France entière, la République est si fort contestée, ce n'est certes pas tant parce qu'elle est la République, que parce que, du fait de ceux qui l'ont fondée et la régissent encore, elle semble vouloir s'identifier, et par ses actes et par ses principes, avec la haine de la religion et, spécialement, de la seule vraie, qui est la catholique.

« Quant à la politique, prise en elle-même, je m'assure, Monseigneur, que vous ne vous rangez pas parmi ceux qui la regardent comme indifférente à la sainte Église, ou comme, de tout point, indépendante de son contrôle. Une si énorme et si funeste erreur ne saurait avoir place dans votre esprit. Or, croyez-m'en, ce qui a tant choqué dans votre mandement, c'est que, par quelques endroits, il donnait à redouter que telle fût votre pensée ; et aux yeux du clergé et du peuple dont

vous êtes l'évêque, ce n'est pas là, du tout, une question politique, mais bien une question religieuse où se trouvent impliqués, avec les droits souverains de Dieu et de son Christ sur toutes les sociétés humaines, les indéniables et imprescriptibles devoirs envers Dieu et son Christ, de toutes ces sociétés et, très éminemment, de ceux qui les gouvernent.

« En somme, cher et vénéré Seigneur, on a senti qu'il s'agissait dans votre premier acte, non point d'une attitude morale prise ou à prendre au regard de l'État tel qu'il est présentement constitué dans notre pays, mais d'un principe théologique sur les rapports essentiels et par là même immuables des deux puissances, principe qu'il est d'autant plus nécessaire de garder aujourd'hui et d'éclairer aux peuples, — surtout quand on a reçu mission pour les instruire, — qu'il est nié par les impies avec plus de fureur, et faussé avec plus d'habileté et d'obstination par les libéraux, catholiques ou non. »

Et, à cette occasion, l'évêque d'Anthédon justifie victorieusement et l'attitude et la doctrine de son glorieux chef le cardinal Pie, dans ces questions complexes et délicates :

« Certes, par ses préférences personnelles, appuyées sur de longues études, une science

profonde et de très graves raisons, notre cher cardinal était légitimiste ; ce qui ne l'empêcha pas, dans la lumière plus haute et l'indépendance de son caractère épiscopal, de vivre, toute sa vie, *au-dessus des partis*. Sa constance en ceci lui a valu bien des reproches et des ennuis fort douloureux ; mais, toute sa vie aussi, il a employé son talent et ses forces à combattre le libéralisme, qu'il appelait avec raison « le naturalisme politique », jugeant, à bon droit, que ce naturalisme odieux et mortel est le fruit, la somme, et, tout ensemble, le père, le protecteur et le nourricier de tous les autres, lesquels constituent visiblement l'antichristianisme absolu. Il n'oublia jamais que, le jour de son sacre, l'évêque consécrateur, priant tout haut pour lui, avait demandé à Dieu : *Non ponat lucem tenebras nec tenebras lucem, non dicat bonum malum nec malum bonum*. Il savait que, comme celle de l'épouse, la charité de l'Époux d'une Église doit être et demeurer « en ordre » ; que la première mission d'un évêque et le plus grand service qu'il puisse rendre à son peuple, « c'est de rendre témoignage à la vérité », à cette « vérité qui délivre », qui seule délivre, et qui étant tout le fondement de la foi, devient le principe même du salut. Il se souvenait que, chaque jour, l'Église met sur nos lèvres les

paroles sacrées où David allègue à Dieu, en preuve de l'amour qu'il porte à sa loi, le jugement ferme, invariable, sévère qu'il fait de tous les pécheurs : *Prævaricatores reputavi omnes peccatores terræ, ideo dilexi mandata tua.*

Peut-être notre Dieu trois fois saint, « qui sonde les reins et les cœurs », a-t-il jugé, après la mort, que, son serviteur était digne de quelque ré-préhension, je m'assure du moins qu'il lui aura donné la même louange qu'à l'évêque d'Éphèse dans l'Apocalypse : *Sed hoc habes quod odisti facta Nicolaitarum quæ Ego odi.* Il a été, en effet, le dénonciateur assidu, l'adversaire infatigable de l'erreur, et comme « cette bouche de Dieu » dont Jérémie nous dit qu'elle « discerne et sépare ce qui est précieux de ce qui est vil ». De vos premières paroles, mon bon et cher Seigneur, on a cru devoir conclure que vous ne marchiez ni dans cette voie, ni dans cette grande lumière, qui était celle de notre précédent docteur et conducteur. De là, tout ce qui nous fait gémir, et ce dont je pense, ce dont je sais que vous gémissiez vous aussi... »

Mgr Gay conclut cette grave et fraternelle remontrance par les paroles les plus pénétrées de respect et d'affection.

Nous avons cité très au long cette pièce magis-

trale. Son importance dépasse de beaucoup les circonstances qui en furent l'occasion ; elle est véritablement un monument épiscopal de tendre fermeté et de saine doctrine qui fait grandement honneur à celui qui l'a écrite, et qui reste debout comme une colonne lumineuse éclairant la situation d'aujourd'hui et celle de demain.

Mais, on le comprend aisément, cet acte, par lequel Mgr Gay avait délivré son âme, lui créa dans le diocèse de Poitiers une situation particulièrement délicate. Il a librement fait parler sa conscience, mais son cœur est touché des qualités de bonté du nouvel évêque, et il le juge personnellement avec la plus grande indulgence. « Le pauvre évêque, écrit-il à sa sœur le 6 avril 1881, est tel que nous l'avons vu tout de suite : plein de cœur et d'excellentes intentions, mais court d'esprit et vide de science ecclésiastique. Visiblement, il ne comprend pas le fond des choses exposées dans ma lettre, et il n'y a pas à espérer qu'il y entre jamais. Il répond à tout par des phrases sans clarté, où il y a des mots et non des pensées, et par des sentiments, des protestations, sur des points dont nul ne doute. Quant aux faits, il s'obstine, sans en avoir conscience, à les voir tout autres qu'ils sont. Je lui mettais, pour ainsi parler, l'évidence sous les yeux : ses paroles me

prouvèrent qu'il ne voyait pas l'évidence... Il m'a bien abandonné quelque peu ce qu'il nomme la phraséologie de son mandement, mais c'est tout. Il n'y voit pas, et je demeure tristement persuadé que ses yeux ne s'ouvriront jamais. Ayant constaté cela, je l'ai assuré à nouveau de mon bon vouloir à son endroit et de mon dévouement au diocèse, et je me suis retiré... Disposé à faire soit pour lui, soit pour le bien général, tout ce que je pourrai, j'ignore néanmoins ce qui sera possible. Je suis en paix, je me maintiendrai très libre et j'irai chaque jour suivant les circonstances. »

Les années que Mgr Gay passa à Poitiers de 1880 à 1885, entre un clergé profondément divisé qu'il eût voulu pacifier et réunir, et son évêque bien intentionné, mais illusionné, qu'il eût voulu éclairer et servir, comptent parmi les plus douloureuses de sa vie. Il se retira momentanément dans sa famille, attendant dans les événements le signe de la volonté de Dieu. Au milieu des troubles qui agitaient les âmes, l'on comprend ce que dut souffrir l'évêque d'Anthédon. « Oh ! la terre ! la terre ! s'écrie-t-il ; encore si elle n'envahissait pas des domaines dont le ciel a d'office et solennellement pris possession ! »

L'amour de l'Église, rendu plus sensible et

plus vif par les épreuves privées et par les épreuves publiques, l'anime de plus en plus. A propos des premières lois de l'enseignement, il écrit ces lignes bonnes à méditer de nos jours surtout : « ...La neutralité est une chimère, et supposé qu'elle fût possible, elle serait déjà une impiété, par suite un scandale à ces petits à propos desquels Notre-Seigneur a dit que mieux valait avoir une meule de moulin au cou que d'en scandaliser un seul. Saint Augustin dit, dans ses *Confessions*, un mot de génie chrétien que je voudrais bien voir citer par quelques-uns de nos prélats. Il exprime au vif ce que l'Église pense de ces sortes d'instituteurs qu'on prétend donner au pays : « Malheur, ô Dieu, malheur et malédiction à ceux qui se taisent de vous, parce que, quoi qu'ils disent, ils sont muets. » La pensée de la vérité à dire, du témoignage à rendre, de l'œuvre à faire, lui arrache le cri d'un cœur tout apostolique : « La pensée de mon épiscopat ne m'a jamais tant *urgé*, comme dit saint Paul ; j'y réfléchis dans l'oraison, je la porte au saint sacrifice et même un peu partout : c'est comme un foyer intérieur qui me brûle. Je me dis : que faire ? Je regarde tant de besoins qui sont dans l'Église, et je souffre de mon inutilité. Que puis-je ? Je crie sans cesse vers Dieu, je lui remontre et sa toute-

puissance et les mérites de son Fils, et les grâces qu'il a daigné faire à ma bonne volonté, qui me livre si complètement à lui... » Les deuils répétés attristent son âme ; le 2 juin 1882, il reçoit au cœur le coup le plus cruel qu'ait pu encore lui porter la mort des siens : sa chère sœur Céline expire à Biarritz, sous sa bénédiction : « Ma sœur est avec Dieu, hors de ce triste monde où le péché la faisait tant souffrir et où elle a fait tant de bien ! Oh ! certes, Jésus lui a souri quand elle a paru devant lui ! » Quelques mois après, c'est un gémissement qui lui monte aux lèvres : « François de la Bouillerie, mon vieil ami de plus de quarante ans, est parti l'avant-dernière nuit. Il est allé où sont les autres : le cardinal, Gaston de Ségur, Eleuthère de Girardin, Ambroise Gibert, mes compagnons de route, si sympathiques, si chers, tous serviteurs de Dieu et dévoués à l'Église ! » Lui aussi s'apprête au grand départ ; il croit entendre Jésus qui l'appelle à son tour : « Les années s'amassent, la vie s'écoule, le ciel se fait proche, Jésus va venir ; parfois même, déjà, il frappe à la porte. Il frappe par les rayons de sa grâce, par les effusions de son cœur, par ses pardons toujours prêts, par sa croix qu'il met sur mes épaules : c'est Lui... »

Un vieil ami lui restait, pensant comme lui,

aimant comme lui d'un amour sacerdotal et profond Jésus-Christ, les âmes, l'Église, M. l'abbé Perdrau, auquel sont adressées une notable partie de ses lettres. Dans l'une d'elles, du 22 janvier 1882, il lui écrit ces lignes charmantes, où nous trouvons un portrait exquis de l'amitié chrétienne : «... Ah ! les vrais, les bons, les précieux amis que vous êtes, vous dont le Seigneur est le premier ami ! On suit sa voie comme on peut en ce monde, on subit toutes sortes d'esclavages, on s'arrête devant mille obstacles, on est traversé de mille façons ; on a, en plus, des distractions ou des défaillances ; mais au fond, ce qui a pris racine en Dieu demeure, et quelles racines ont les vraies amitiés ! Concédonz volontiers, pour n'être pas soupçonnés de jansénisme, que les amitiés sont possibles en dehors de cette grâce chrétienne qui est notre vie. Oui, la nature telle que Dieu l'a faite, et qui subsiste même après le péché, peut encore donner ce bon fruit ; il pousse, même alors, sous l'action bienfaisante de cette pluie qui, au témoignage de Jésus, tombe d'en haut sur le champ de l'injuste comme sur celui du juste. Mais, sans faire l'ombre d'un tort à Nisus et à Euryale, non plus qu'à Oreste et à Pylade, avouons que, depuis Jésus-Christ, ce qui mérite tout à fait le nom d'amitié vraie ne naît point

et, surtout, ne vit point sans la sève bénie du Sauveur... Absent de corps, je suis de cœur avec vous, car nous avons la même foi, les mêmes espoirs, les mêmes amours, nous marchons dans le même sens, pour parvenir à la même fin, et quand nous y serons arrivés, nous nous trouverons assis au même festin, et nous nous aimerons comme on n'est pas capable de s'aimer sur la terre... »

Le séjour à Poitiers, dans les circonstances douloureuses que l'on sait, devenait moralement impossible. Mgr Gay prit le parti de se retirer à Paris, dans une famille d'adoption qu'il avait toujours tendrement aimée, M. et M^{me} Alfred Pouquet, neveux de sa sœur.

Avant de venir à Paris partager leur demeure, où il fut reçu comme un ange de Dieu, entouré des soins et des respects les plus délicats, il prit congé de Poitiers, où il avait passé des jours si heureux, et il se sépara de ce diocèse si aimé, disant à l'évêque en l'embrassant : « Ce n'est pas une rupture, c'est un dénouement ! » Il y eut là pour lui une heure de cruel déchirement. « Vous devinez, écrit-il à l'abbé Perdrau, que je n'ai pas quitté Poitiers sans émotion : cette cathédrale, cette tombe, ces souvenirs de vingt-cinq ans, ces âmes, ce ministère ; et cependant, il le fallait ! Je

sentais cette nécessité ; tout me pressait de partir, et j'avais même cette vue salutaire, mais un peu amère, que j'allais être tout de suite et partout remplacé, que bientôt je serais peu regretté, et qu'un peu plus tard je serais oublié. C'est juste ; et ne suffit-il pas que Dieu se souvienne de nous ? »

Après des souffrances morales qui furent une véritable agonie, et auxquelles se joignait un pénible état d'abattement physique, la paix se fit, et la paix dans laquelle la joie fleurit. Nous en avons un témoignage dans une lettre de 1884, datée d'Arcachon, à son vieil ami : « Nous allons, cher ami, nous avançons ; on entrevoit déjà les teintes du rivage éternel. Pour moi plus que pour vous, mais pour vous cependant, la vieillesse est venue. Vous le dirai-je ? je n'écris point ce mot, je ne regarde point cet état sans sentir mon âme sourire et — je vais vous surprendre — d'un sourire de doux étonnement... Je suis si jeune au dedans, si jeune que c'est presque l'enfance ! Je me rends bien compte que, depuis bien des années, je chemine sur la terre ; j'y ai vu beaucoup de choses, rencontré bien des hommes, dont un grand nombre est mort déjà : cela rend réfléchi, grave parfois, parfois triste ; on est mûr, on a un peu d'expérience. Mais le fruit de tout

cela est une telle évidence du tout de Dieu, de la proximité où l'on est de la fin dernière, du peu qu'est le temps, de la réalité de la vie spirituelle, qui est la vie éternelle commencée, qu'on est tout libre, tout dégagé, plein d'essor pour monter, d'agilité pour traverser, de tranquillité pour laisser passer ce qui passe, tout rempli de Dieu enfin ; et c'est là la jeunesse. »

Désormais sa vie s'écoula habituellement à Paris, où « tous ensemble, parents, amis, prêtres, conspirèrent à lui faire une vieillesse entourée de religion, de dignité, d'affection, de confiance et de pieuse vénération pour sa sainteté (1) ». Il reprit là avec l'autorité de son expérience, de sa vie, de son épiscopat, le ministère qu'il y avait commencé, jeune prêtre, quarante ans auparavant. Ces derniers beaux jours d'automne, il les passa à faire le bien, par sa parole, par ses conseils, par l'aide qu'il prêtait au vénérable archevêque de Paris, le cardinal Richard. Il passait son temps entre Paris et quelques séjours à Trasforêt, s'intéressant encore à la musique, « le seul plaisir, disait-il, qui pouvait le toucher, achevant, revisant, perfectionnant ses ouvrages, mais s'efforçant surtout d'y conformer sa vie ; comme

(1) Mgr Baunard.

il disait en riant : « Si j'agissais autrement, Dieu me jetterait mes livres à la tête et il ferait bien. »

Mgr Gay mourut le 19 janvier 1891. Mgr Bannard a peint d'un pinceau délicat cette belle fin d'une si belle vie : « Les derniers mois de sa vie, qui furent des mois de souffrance, furent aussi des mois de calme et joyeuse immolation à Jésus crucifié. Son chant de départ était le *Lætatus sum*. Il le répétait dans ses crises mortelles. Ainsi s'en retournait-il à Dieu du même essor calme et droit par lequel il s'était porté vers lui durant sa vie entière. « Cher ami, écrivait-il un peu auparavant, que la terre est donc l'exil !... Je ne puis penser à tout cela sans sentir mon cœur fondre, mes yeux se mouiller et le désir du ciel me brûler. » — « Le ciel, au fond, c'est Jésus !... » avait-il écrit au même. Et comme on lui disait que la mort lui serait bientôt une délivrance, un de ses derniers mots fut : « Non, mourir, c'est voir Dieu. »

CONCLUSION

Ai-je réussi à donner une faible idée de ce prêtre, de cet évêque, de ce docteur qui est l'une des plus pures gloires de l'Église de France, en notre temps ? Que ceux qui le veulent mieux connaître prennent ses œuvres, qu'ils lisent surtout cette *Correspondance* où il s'est livré tout entier. Ils y retrouveront le trait, caractéristique, à mon sens, de la suave et grave physionomie de l'évêque d'Anthédon : *l'harmonie*.

Mgr Berteaud aimait à parler — en employant une expression originale des Pères — du *Christus musicus*, du « Christ harmonieux ». La nature de Mgr Gay était harmonieuse ; toutes ses facultés vibraient en parfait accord : imagination, sensibilité, volonté, intelligence, s'épanouissent dans cette riche nature en une belle liberté, ramenée à l'ordre sous l'empire de l'idée surnaturelle. Nulle dissonance, nul empiétement, nul excès : c'était l'harmonie parfaite. Une gravité sans tristesse, une grâce sans fadeur, une bonté — et Dieu sait

si elle était grande ! — sans faiblesse, se fondaient chez lui dans la plus admirable unité. Son christianisme était le pur, l'intégral catholicisme, aussi éloigné de tout jansénisme que de tout *dilettantisme*. Nul plus que lui n'avait le sens exact de la doctrine, et on aurait pu justement lui appliquer ce que l'Église dit de saint Vincent de Paul : *Serpentes errores quos simul sensit et exhorruit* ; et nul autant que lui n'était éloigné de tout ce qui était outré, exagéré.

C'était un vrai saint, mais quel saint largement et profondément *humain* !

Ayant comme l'intuition des harmonies que Dieu a mises dans sa double œuvre de la nature et de la grâce, il cherchait à les traduire dans ses paroles, dans ses actes, dans toute sa vie. Certes, il n'était pas homme à sacrifier un *iota* de la doctrine et de la morale, — il l'a montré en plus d'une occasion ; — et comme le spectacle, tour à tour charmant et grandiose de la création matérielle, lui était une image, pâlie sans doute, réelle cependant, de Dieu, ainsi l'âme humaine, la volonté, la conscience, lui montraient, parmi leurs désordres et leurs ruines, quelques débris de points d'appui et de support aux œuvres de la grâce.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que cette âme si

harmonieuse savourât avec délices les merveilles de la nature et de l'art, et sentit vivement ce qu'il y a de meilleur dans les chères affections et dans les pures amitiés de la terre. Quel artiste ! Quel fils ! Quel père ! Quel ami ! C'est ce que révèle chaque page de sa correspondance.

La *Cruce theologa*, comme disent les Pères, était toute sa doctrine, et il n'avait garde de la déguiser sous les guirlandes d'une rhétorique ou d'un sentimentalisme aussi antichrétien qu'antiesthétique ; mais de cette croix tendrement pressée sur son cœur décollait une onction dont on le sentait tout pénétré, et qui se répandait à larges ondes sur ceux qui écoutaient sa parole. Il faisait sentir Dieu et le rendait présent au cœur, et il montrait, dans une douce et tranquille lumière, la religion comme la vraie et pleine réponse à toutes les questions de l'esprit, à toutes les inquiétudes du cœur, à toutes les aspirations de la volonté.

C'était là, si je ne me trompe, ce qui donnait une force si pénétrante à son apostolat, et c'est là ce qui fait en particulier le charme de ses lettres.

Le lecteur, le prêtre surtout, moissonnera à pleines mains dans le champ fertile des écrits du vénéré évêque d'Anthédon, et il sortira de cette lecture plus animé à faire en lui et autour de lui l'œuvre de Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.	5
I. — Les premières années. — La jeunesse. — L'appel de Dieu.	7
II. — Les premières années sacerdotales. — Le pré- dicateur. — L'apologiste.	22
III. — Changement de vie. — Le séjour à Poitiers. — Le directeur. — Ecrits mystiques. — Travaux théologiques.	68
IV. — Travaux pour le Concile du Vatican. — Séjour à Rome.	94
V. — Retour en France. — La guerre de 1870. — L'épiscopat.	103
VI. — La mort du cardinal Pie. — Le nouvel évêque de Poitiers. — L'épreuve. — Les dernières années.	116
CONCLUSION.	141

